

LA MATINÉE,
LA SOIRÉE,
ET LA NUIT
DES BOULEVARDS;
A M B I G U

DE SCÈNES ÉPISODIQUES,
MÉLÉ DE CHANTS ET DE DANSES,

Divisé en quatre Parties :

Représenté devant LEURS MAJESTÉS,
à Fontainebleau, le 11 Octobre 1776.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. D C C. L X X V I.

LES PAROLES font du *M. FAVART.*

LA MATINÉE,
LA SOIRÉE,
ET LA NUIT
DES BOULEVARDS,
AMBIGU-COMIQUE.

PREMIERE PARTIE.

PERSONNAGES.

LE M^r. CLINCAILLER ,
La petite M^{de}. DE FLAISIR ,
M. DE L'ESCOMPTE ,
M^e. DU RESEAU ,
MARTON, suivante de M^e.
du Reseau ,
M. DESBROUTILLES, Li-
braire ,
LE GARÇON LIBRAIRE ,
M. FILASSE, Perruquier
Gascon ,
POLICOME, Garçon Perru-
quier ,
UN ASSESSEUR ,
M. CABOTIN, Comédien
de Province ,
M^e. MJAURET, Comé-
dienne ,
M. BRODEQUIN ,
UN ACTEUR DÉBUTANT ,
M. ROGER ,
M^e. ROGER ,
La petite MANON, leur Fille ,
M. CABRE, Philosophe ,
UN SERGENT DU GUET ,
UN SOLDAT DU GUET ,
UN COCHER ,

ACTEURS.

M. Desbrosses.
M^{lle}. Desbrosses.
M. Narbonne.
M^{lle}. Desglands.

M^r. Dugafon.

M. Roussel.
M. Deformery.

M. La Ruelle.

M. Coraly.
M. Gailiard.

M. Labtuxiere.

M^{lle}. Gault.
M. Carlin.

M. Thomassin.
M. Caillot.

M^r. Moulinghen.
M^{lle}. Desbrosses.

M. Dèhesse.
M. Gautier.

M. Morel.

NOCE DE VILLAGE.

LE MARIÉ ,
LA MARIÉE ,
LA MERE DE LA MARIÉE ,
LE BARBIER ,

M. Berquelaure.
M^{lle}. Mar. Lefevre.
M^{lle}. Souze Lefevre.
M. Leclerc.



LA MATINÉE DES BOULEVARDS.



PREMIERE PARTIE.

*Le Théâtre représente une partie des Boulevards
du côté de la Barrière du Temple; dans le
fond est un Caffé, à côté une Boutique de
Perruquier, & contre un Arbre une petite
Echoppe de Libraire.*



SCENE PREMIERE. UN PETIT MARCHAND CLINCAILLER.

A I R.

ACHETEZ de mes bagatelles,
Peignes d'ivoire, Peignes de buis,
Des Cartons pour les dentelles,
Lacets & Rubans choisis ;

A ij

4 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

Des nœuds d'épée pour ces D'moïselles,
Du rouge pour les p'tits Marquis.
J'ai des Sifflets pour les Pièces nouvelles,
Depuis longtems j'en fournis à Paris.
Ach'tez de mes bagarelles,
Je vends de tout à juste prix.



J'ai pour les prudes Coquettes
Des Eventails à Lorgnettes.
J'ai pour Messieurs les Courtisans,
Couteaux polis à deux tranchans.
V'là de gentilles Lunettes
Pour les Amans à cheveux gris.
Venez faire vos emplettes,
Je vends de tout à juste prix.



Fines Aiguilles
Pour ces Filles ;

Pour les Abbés v'là des Flacons,
Des Cure-dents pour les Gascons.
Et v'là pour les P'tits-Maitres bourgeois
De grandes Boucles de harnois.
Ach'tez de mes bagarelles ;
V'là d'jolis Eruis garnis,
Des Boër' à secret pour les belles,
Des Lanternes pour les maris.
Je vends de tout à juste prix,
A juste prix.



SCENE II.

LE CLINCAILLER, LA PETITE
MARCHANDE DE PLAISIR.

LA PETITE MARCHANDE.

A I R.

V'là la p'tit' Marchande de Plaisir,
Qu'est-ce qui veut avoir du Plaisir ?
Venez, garçons ; venez, fillettes ;
J'ai des Croquets , j'ai des Gimblettes
Et des Bonbons à choisir :
V'là la p'tit' Marchande de Plaisir ;
Du Plaisir, du Plaisir.

LE CLINCAILLER.

Ecoute, écoute, Louison ; as-tu déjà beaucoup
vendu, mon enfant ?

LA PETITE MARCHANDE.

Non, papa ; mais voilà un louis qu'un Monsieur
m'a donné, pour remettre tantôt un billet à une
Dame qu'il doit épouser, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINCAILLER.

Donne ; c'est toujours quelque chose ; les honnêtes
gens se soutiennent comme ils peuvent : mais auras-tu
assez d'adresse pour t'acquitter de ta commission ?

LA PETITE MARCHANDE.

Oh ! que oui, papa : ce n'est pas mon coup d'essai.

A ij

6 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,
LE CLINCAILLER.

Peste !

LA PETITE MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que maman
écrivait dès que vous étiez sorti.

LE CLINCAILLER.

Ah, la petite masque !

LA PETITE MARCHANDE.

Qu'avez-vous donc, papa ?

LE CLINCAILLIER.

Rien, rien. Va de ton côté, & moi du mien. Il
faut avouer que voilà une petite fille qui a d'heureu-
ses dispositions. (*Il sort en chantant.*)

Ach'tez des boutons, tons, tons, d'tombac.

LA PETITE MARCHANDE.

V'là la p'tite Marchand' de Plaisir.



S C E N E III.

Madame DU RÉZEAU, MARTON.

MARTON.

IL me semble, Madame, que vous soutenez l'état
de veuve assez gaiment.

AIR : *Prenons au Village une Maîtresse.*

Des liens fâcheux du mariage,

Heureux qui peut se dégager ;

Mais on perd son tems dans le veuvage,

Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.

AMBIGU-COMIQUE. 7

L'oiseau qui s'échappe de la cage ,
De la liberté sent l'avantage.

Le parrage

Du bel âge

Est d'en faire un bon usage.

MADAME DU REZEAU.

Depuis deux ans veuve avec courage ,
Un pareil état commence à m'affliger.

Toutes les nuits ,

Dans les ennuis ,

Veuve se plaint ,

Soupire & craindre.

Mon mari trop bourgeois

Étoit un ours ,

Mais l'hymen quelquefois

A de beaux jours.

Si j'avois des tourmens ,

J'avois aussi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien , fait à propos ,

Fait oublier bien des maux.

Mais ne regrettez point votre esclavage :

Vous devez songer

A vous dédommager.

MADAME DU REZEAU.

Marton , as-tu dit au Cocher de se trouver à minuit
vis-à-vis du grand Café ?

MARTON.

Oui , Madame : nous passerons donc ici toute la
journée ?

MADAME DU REZEAU.

Oui , j'attends en me promenant M. le Chevalier

A iv

8 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,
Boutteselle, qui doit nous donner à dîner & à souper.

MARTON.

Sans Mademoiselle votre fille ?...

MADAME DU REZEAU.

Sans Mademoiselle ma fille, qu'avons nous besoin de cette petite mijaurée ? Je suis fort mécontente de ses manières.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

MADAME DU REZEAU.

Comment ! ce qu'elle m'a fait ? A peine a-t-elle dix-huit ans, qu'elle a déjà la prétention de plaire.

MARTON.

Cela n'est pas bien.

MADAME DU REZEAU.

Je ne saurois parvenir à lui faire mettre un fichu ; quand on la regarde, elle se redresse toujours & respire d'une manière tout-à-fait impertinente.

MARTON.

Ah ! le mauvais caractère !

MADAME DU REZEAU.

Il semble qu'elle prenne à tâche de causer des distractions à ceux qui me parlent.

MARTON.

Vous avez raison : M. le Chevalier est fort sujet à ces sortes de distractions-là, par exemple.

MADAME DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton : je la renferme dans un Couvent : je lui ai annoncé mes volontés ; elle part demain.

AMBIGU-COMIQUE. 9

MARTON.

C'est bien fait ; mais qui menera donc votre commerce ?

MADAME DU REZEAU.

Mon commerce ! je le quitte , Marton , je le quitte.
Il seroit beau qu'une femme comme moi vendit encore du galon & de la dorure ?

MARTON.

Ah ! Madame , depuis quelque tems vous en donnez plus que vous n'en vendez.

MADAME DU REZEAU.

Je me marie , celui que j'épouse est un des plus jolis Cavaliers.....

MARTON.

Qui ? M. de l'Escompte ?

MADAME DU REZEAU.

Qui te parle de M. de l'Escompte ? Suis-je faite pour un Agent de change ? C'est M. le Chevalier Boutteselle que j'épouse.

MARTON.

Miséricorde !

MADAME DU REZEAU.

J'aurai de beaux laquais , Marton.

MARTON.

Et Monsieur de jolies femmes-de-chambre.

MADAME DU REZEAU.

J'aurai un Intendant.

MARTON.

Et Monsieur une femme-de-charge.

MADAME DU REZEAU.

Je ferai de toi une fille-d'honneur.

10 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,
MARTON.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prends un carrosse.

MARTON.

Et Monsieur le Chevalier une chaise de poste....

Madame DU REZEAU.

Comment ! il me semble que tu doutes de ses sentimens pour moi ?

MARTON.

Oh ! pas autrement ; mais en avez-vous des preuves bien solides ?

Madame DU REZEAU.

De très-solides. Par exemple , il a bien voulu accepter de moi trois - cents louis pour remonter sa Compagnie. Il n'a point fait de difficulté de me demander encore deux-mille aunes de point d'Espagne pour galonner ses Cavaliers sur toutes les coutures. Tout sera châmaré jusqu'aux bottines.

MARTON.

Mais il me semble que votre cher futur se fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Le Chevalier est trop galant-homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué. Il en donne tant qu'il veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'est-ce que je vois ? Quel fâcheux contre-tems ! C'est M. de l'Escompte.

SCENE V.

Madame DU REZEAU, MARTON,
M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE L'ESCOMPTE.

AH! ah! vous voilà, ma chère maman! comment!
si matin aux Boulevards?

Madame DU REZEAU.

Oui. J'avois des vapeurs; je suis venue ici avec
Marton pour les dissiper, & j'étois bien-aise d'être
seule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop?

MARTON.

Cela se pourroit bien: ce sont des vapeurs de
veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh! bien, pour les faire passer nous parlerons de
notre mariage; c'est le moment de terminer nos af-
faires. Il y a quatre ans que Madame me berce d'es-
pérances. Elle doit se souvenir que nous nous som-
mes fait une promesse de mariage respective deux ans
avant la mort de son mari. J'ai cet effet dans mon
porte-feuille.

MARTON.

Eh! bien, vous n'avez qu'à le négocier sur la
place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'est point question de plaisanterie. Il est tems
de nous marier, ou jamais.

12 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

Madame DU REZEAU.

Oui, jamais; c'est bien dit. (*Bas à Marton.*) Mais je vois, une petite Marchande qui nous fait des signes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh! bien, Madame, quel est le résultat?

Madame 'DU REZEAU, à Marton.

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien. Vous êtes d'une inquiétude.



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UNE PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA PETITE MARCHANDE *chante.*

V'LA la p'tite Marchande de Plaisir;
Du Plaisir, du Plaisir.

Madame DU REZEAU.

Venez, venez, ma petite.

LA PETITE MARCHANDE.

Monfieur, régalez ces Dames.

M. DE L'ESCOMPTE, à part.

Il y a ici du mystère.

(*La petite Marchande donne des croquets à M. de l'Escompte & un billet à Madame du Rezeau. M. de l'Escompte saisit le billet, & la petite Marchande s'enfuit.*)

AMBIGU-COMIQUE. 13

Doucement, doucement ! Ah ! ah ! un billet ! c'est de l'écriture de M. le Chevalier de Bouttesfelle.

Madame DU REZEAU.

Eh ! Monsieur, vous rêvez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! non, Madame ; son caractère m'est familier ; j'ai plusieurs obligations de sa main.

Madame DU REZEAU.

Quoi qu'il en soit, remettez-moi ce billet.

M. DE L'ESCOMPTE.

Je ne le rendrai point, que je ne sois éclairci de mes soupçons.

Madame DU REZEAU.

Eh ! bien, autant que vous soyez instruit la veille que le lendemain. J'épouse le Chevalier.

M. DE L'ESCOMPTE.

Est-il possible ? Comment ! Un Petit-Maitre !

MARTON.

Madame se fait Petite-Maitresse. Les voilà de niveau.

M. DE L'ESCOMPTE.

Un étourdi qui n'a d'autre mérite que celui d'apaiser les femmes avec le jargon de la frivolité pour en faire des dupes.

Madame DU REZEAU.

AIR : *Sotte méthode.*

Ainsi doit être

Un petit Maître ;

Leger, amusant,

Vif, complaisant,

Plaisant,

14 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

Railleur aimable ,
Traître adorable ;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

D'un fade langage ,
D'un froid persiflage ,
Il fait un vain étalage.
Il veut tout savoir ,
Il veut tout voir.
Sur tout il chicanne ,
Et ricane ,
Ingeant de tout
Sans goût.

Madame DU REZEAU.

Ainsi doit être
Un petit Maître ,
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bien-tôt il se lassera.

MARTON.

On s'attend bien à cela :
Mais chacun a de son côté

Même liberté ,
Et rien ne sera gâté.
A peine on se voit
Sous le même toit ;
Chacun , comme étranger ,
Peut vivre à la guisa
Et s'arranger ,
Sans qu'on s'en formalise.

AMBIGU-COMIQUE 15

MADAME DU REZEAU ET MARTON.

Ainsi doit être.
Un Petit-Maitre ;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

L'esprit dégagé
De tout préjugé ,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Africe :
Il la meublera ,
Il l'étalera ,
Et dans la coiffure
D'un souper lui parlera :
Viens , c'est à l'écart
Sur le rempart
Sa déobligeante
Y conduire l'infante ,
Là , parlant d'abord ,
Pensant après ,
On donne essor
Aux analins traits.
L'absent a tort ,
Et les bons mots
Sont les plus forts propos ,
On parle Vers ,
Concerts ,
Bijoux ,
Ragoûts ,
Chevaux ,
Romans nouveaux ,

16 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

Pagodes,

Modes.

On médit ,

On s'attendrit ,

On rit ;

Grand bruit ,

Au fruit :

Au Bal on acheve la nuit.

Le marin , mis comme un valet ;

Pâle & défait ,

Monsieur , dans un cabrioler ,

Part comme un trait ,

Et poussant un cheval fongueux ,

Eleve un nuage poudreux.

Le Fantassin malencontreux

Se sauve en se frottant les yeux ;

Jurant après lui de son mieux.

Notre moderne Phaéton ,

Prenant un ton ,

Va chez plusieurs femmes de nom ;

Leur faire la cour pour les trahir ,

Les aime comme on doit haïr ;

Ensuite il envoie un exprès

Chez Jacmin ou chez la Frenais ,

Demander des assortimens

De Bijoux & de Diamans ,

Pour la Déesse d'Opéra ,

Qui bien-tôt s'en rira.

Madame DU REZEAU ET MARTON.

Ainsi doit être

Un Petit-Maitre ;

C'est l'homme du jour

Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

AMBIGU-COMIQUE. 17

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en est fait ; Madame ; avec de pareils sentimens vous n'êtes plus digne de moi.

Madame DU REZEAU.

C'est bien dommage !

MARTON.

Nous avons de quoi nous consoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à présent le style de votre beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah ! voyez à présent. Cela m'est égal. Vous y verrez qu'il m'adore ; & qu'il va se rendre ici , afin de convenir des articles.

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hum ! Ceux-ci ne seront pas de votre goût. (*Il lit.*) Madame , je viens de recevoir l'ordre de partir sur le champ avec ma compagnie. J'ai jugé à propos de vous épargner la tristesse de nos adieux.

Madame DU REZEAU.

Ah, ciel !

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je suis dans le dernier désespoir. . .

Madame DU REZEAU.

Le pauvre garçon !

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Et j'y succomberois infailliblement , si Mademoiselle votre fille n'avoit la complaisance de m'accompagner pour me donner quelque consolation , afin de m'empêcher de mourir.

B

18 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

Madame DU REZEAU.

Ah, le scélérat !

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je l'épouse en reconnoissance d'un si bon procédé ;
ce que j'ai reçu est un à-compte sur sa dor.

Le Chevalier BOUTTESILLER.

MARTON.

Le pauvre garçon !

Madame DU REZEAU.

Je suis trahie, assassinée ! eh ! vite des chevaux de
poste pour les rejoindre plutôt.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite, & je m'en
console.



SCENE VI.

GARÇON LIBRAIRE, FILASSE,
DESBROUTILLES.

LE GARÇON.

JOLIES pretintailles d'Opéra, Messieurs ; maximes
& lambeaux de Tragédies ; Comédies à la mode bro-
dées en chenille ; Brochures nouvelles , à six la pièce.

FILASSE.

Que vois-je ? c'est Monsieur Desbrouillles !

DESBROUTILLES.

C'est l'ami Filasse !

FILASSE.

Vous levez donc ici boutique de bel-esprit ?

AMBIGU-COMIQUE. 19

DESBROUTILLES.

Oui : je suis Auteur & Libraire ; je fabrique , achete , troque & vends toute espèce de marchandises poétiques & profanes ; je rassemble des pensées ; je retourne des sujets ; je transforme une Tragedie en Drame lyrique ; je rhabille à neuf tous ces mauvais Opéra de Quinault : en un mot , j'entreprends toutes sortes d'ouvrages nouveaux , tirés des anciens & des modernes.

FILASSE.

Votre magasin est-il bien fourni ?

DESBROUTILLES.

Je vous en réponds. Epîtres dédicatoires qui vont à toutes les tailles , Madrigaux pour des gens en place , Bouquets en vers où il n'y a que les noms à changer , Dictionnaires de rimes en ariettes , & jolis impromptus sur toutes sortes de sujets.

LE GARÇON.

A choisir , à choisir , à six la pièce , à six la pièce.

FILASSE.

Gagne-t-on beaucoup à ce métier-là ?

DESBROUTILLES.

Pas mal. J'ai de plus la correspondance des théâtres de Province , à qui j'envoie toutes les Pièces refusées.

FILASSE.

Vous devriez encore leur envoyer la plupart des Pièces qui sont reçues.

DESBROUTILLES.

Je leur adresse aussi des sujets pour recruter leurs troupes.

B ij

20 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,
FILASSE.

Occupez-vous plutôt à recrûter les nôtres. Adou-
fias, je vais mettre la dernière main à un ouvrage
beaucoup plus important que tous les vôtres.

DESBROUTILLES.

Comment! vous êtes Auteur aussi?

FILASSE.

Je m'en flatte. Je suis cousin du célèbre Barbier
Figure. L'esprit & le génie sont le patrimoine de la
famille.

DESBROUTILLES.

Quel est votre ouvrage?

FILASSE.

Un Journal Encyclopédique de toutes les modes
nouvelles. Il paroîtra quatre fois le mois.

DESBROUTILLES.

Pourquoi pas quatre fois la semaine? La mode du
jour n'est pas celle du lendemain.

FILASSE.

Il est vrai, la matière ne manquera pas.

1^o. Les étoffes & leurs garnitures : les plaintes
indiscrettes, la grande réputation, le désir marqué,
l'agitation, le doux fourire, la composition honnête,
la

DESBROUTILLES.

Et cetera, & cetera.

FILASSE.

2^o. Rubans & couleurs : puce, demi-puce, soupirs
de Vénus, soupirs étouffés, vive bergere, cuisse de
nymphé émue.

DESBROUTILLES.

Eh! oui, oui.

AMBIGU-COMIQUE. 21

FILASSE.

3^o. Ajustemens : collet monté, le chat, le venez-y-voir.

DESBROUTILLES.

C'en est assez.

FILASSE.

Et les coëffures : toupet de physionomie, boucles d'attention, tempéramens, & plus bas sentimens.

DESBROUTILLES.

A merveille ! suivez votre projet, j'ai mes occupations. (*A son garçon.*) Mes Correspondans m'ont-ils envoyé des nouveautés ?

LE GARÇON.

Nous avons reçu de Londres une Caïsse de Romans bien noirs, bien tristes.

DESBROUTILLES.

Tant-mieux, tant-mieux : nous en ferons des Drames, ou des Opéra-Comiques.

FILASSE, *sortant de sa rêverie avec enthousiasme.*

M'y voilà, m'y voilà.

DESBROUTILLES.

Encore !

FILASSE.

Idée lumineuse.... un Jardin Anglois.

DESBROUTILLES.

Que voulez-vous dire ?

FILASSE.

Oui, le Jardin Anglois, nouvelle coëffure que je viens d'imaginer ; là un rocher ; ici un temple des Grâces, un moulin, forêt de plumes, cascades de Perles, un Pont.... (*Il est interrompu par une rumeur.*)

B iiij



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, COCHER; UN
SERGENT, *traversant le Théâtre avec un
Soldat du Guet.*

LE SERGENT, *à la Cantonnade.*

Où vas-tu? où vas-tu?

DESBROUTILLES.

Voilà du bruit. Rentrez tout cela.

(*Différentes personnes qui sont sur la Scène suivent
le Sergent, il paroît un Carrosse de voiture.*)

LE SERGENT.

On ne passe point par ici.

UN COCHER.

La rue est embarrassée.

LE SERGENT.

Veux-tu te reculer?

Madame MIJAURET.

Nous allons verser.

(*Le Carrosse verse, rumeur dans le Carrosse.*)

Ahi! ahi! ahi!

FILASSE.

Donnez-moi la main, Madame.

Madame MIJAURET.

Non; j'ai là mon pauvre petit chien. Bibi, Bibi!
ah! le voilà: tenez, quelqu'un, par charité. (*On prend
son chien.*)

AMBIGU-COMIQUE. 23

LE SÉRGENT.

Sortez donc.

Madame MIJAURET.

J'ai encore mon Perroquet.

LE SÉRGENT.

Dépêchez-vous donc, Madame.

Madame MIJAURET.

Mais j'ai encore mon chat.

LE SÉRGENT.

Elle a donc une ménagerie. Oh, parbleu! vous fortirez.

Madame MIJAURET.

Je n'en puis plus. (*On fait asséoir Madame Mijauret, & pendant ce tems plusieurs personnes sortent de la voiture.*) Le cœur me manque.

FILASSE.

Voici de l'eau de Cologne.

Madame MIJAURET.

Eh! non, non.

FILASSE.

Que voulez-vous?

Madame MIJAURET.

Des Gimblettes.

FILASSE.

Des Gimblettes!

Madame MIJAURET.

Oui, pour mon chien, & mon perroquet.

(*Un Comédien sort de la voiture, avec une perruque à son pied.*)

UN ASSESSEUR.

Monsieur, Monsieur, vous avez ma perruque.

Biv

24 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,
LE COMÉDIEN.

Votre perruque !

L'ASSESEUR.

Prenez donc garde, vous marchez dessus.

LE COMÉDIEN.

Tenez, tenez, la voilà : donnez-moi le bras, Madame, entrons quelque part.

L'ASSESEUR.

La voilà, la voilà ! elle est toute déchirée.

Madame MIJAURET.

Cocher, ayez soin de mon chat.



SCENE VIII.

FILASSE, L'ASSESEUR.

L'ASSESEUR.

Où pourrai-je à présent en trouver une autre ?

FILASSE.

Quez aquo ; Monsieur sè fait-il bèsôin d'une perruque ?

L'ASSESEUR.

Eh ! oui, Monsieur.

FILASSE.

Telle què vous la vøndrez, car j'ai tiré la quintessence de mon art, & j'ai coulé à fond cette matière què jè possède par écellence.

L'ASSESEUR.

Mais la perruque ?

AMBIGU-COMIQUE. 25

FILASSE.

Ah, la perruque ! oh ! il faut savoir que la perruque n'est pas une invention moderne, à la vérité : car Servius nous apprend dans ses notes sur Virgile au sujet de Didon. . . .

L'ASSESEUR.

Le Bourreau !

FILASSE.

Et Tertullien lui-même dit dans son Traité des ornemens des Dames Romaines. . . .

L'ASSESEUR.

Penrage !

FILASSE.

Malheureusement la décadence de l'Empire Romain a entraîné la décadence des perruques.

L'ASSESEUR.

Le diable t'emporte !

FILASSE.

Sous les Médicis & sous François Premier, nous avons vu la renaissance des lettres ; mais ce n'est que dans le dix-septième siècle que nous avons vu en Europe la renaissance des perruques.

L'ASSESEUR.

La peste t'étouffe !

FILASSE.

Oui, l'on étoit étouffé sous une immense crinière qui ne vouloit rien dire ; toutes les perruques n'avoient qu'une même physionomie. Elles étoient muettes ; mais le siècle présent m'attendoit pour les animer, les faire agir, parler & penser même.

L'ASSESEUR.

Mais, Monsieur, songez donc. . . .

26 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

FILASSE.

Eh, fands ! c'est à quoi j'ai toujours songé tant pour le physique qué pour le moral.

L'ASSESEUR.

Il ne finira pas. Mais, Monsieur....

FILASSE.

Jé corrige un visage. Par exemple : vous avez le nez trop long ; jé le renforce : est-il trop court : jé vous le tire. Vos yeux sont trop petits ; jé les fends : sont-ils trop fortans ; jé les.

L'ASSESEUR.

Doucement ! en grâce dépêchez-vous.

FILASSE.

Jé mé dépêche. Jé reviens. J'oubliais le principal. Quel est votre caractère dominant ?

L'ASSESEUR.

Qu'est-ce à dire ?

FILASSE.

Êtes-vous sanguin, bilieux, sténatique, atrabilaire. Tâtons votre poulx ?

L'ASSESEUR.

Tâter mon poulx pour avoir une perruque !

FILASSE.

Eh ! sans doute. Jé l'ajuste non-seulement pour les figures ; mais encore pour les caractères.

L'ASSESEUR.

Que diable !

FILASSE.

En un mot, mes coëffures donnent de l'esprit, de l'intelligence, des grâces, de la raison, de la science & de la philosophie.

L'ASSESEUR.

Il m'excède !

FILASSE.

Vous allez voir passer en revue toutes mes coiffures. Holà ! eh, Policome ! arrive avec tout mon magasin.

L'ASSESEUR.

Il ne faut pas tant d'étalage.

FILASSE.

Ce Policome est un garçon qui me sert de tête à perruque & qui donne la vie à tous nos ouvrages. Tenez, le voici coiffé à la Financière. (*À Policome.*) Fais donc le geste de la perruque ?

POLICOME, *en se frappant & se caressant le ventre.*

Parbleu ! la petite Mimi nous a donné un excellent diner. Remettez ce bordereau à mon premier Commis. Je vais faire un somme.

FILASSE.

Que dites-vous de cette coëffure ?

L'ASSESEUR.

Fort bien, fort bien. La première venue ; mais il est en-allé, le traître ! Il l'emporte.

FILASSE.

Ne vous fâchez pas. Il va revenir avec une autre plus grave.

POLICOME, *naïfionnant. (L'Assesseur veut prendre la perruque ; Policome passe d'un côté & de l'autre : ce qui fait un jeu de théâtre.)*

Vous êtes tous des ignorans, & moi je soutiens que toutes les maladies n'ont leur principe que dans

28 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

les vapeurs. Qu'est-ce que c'est que la tristesse? une vapeur fuligineuse. Qu'est-ce que l'amour? une vapeur sulphureuse. La colère? une vapeur ignée. L'ambition? une vapeur....

L'ASSESEUR, *le suivant.*

Mais, mais, mais.....

POLICOME.

En un mot, tout le monde n'est que vapeur; & je vais faire voir à ces jeunes barbes de la Faculté qu'elles doivent encore du respect à nos vieilles perruques.

FILASSE.

Convenez avec moi qu'il y a beaucoup de savoir dans cette crinière.

L'ASSESEUR.

Oui... mais il est encore parti.

FILASSE.

C'est que j'ai remarqué que le petit bonnet iroit peut-être mieux à votre physionomie.

L'ASSESEUR.

J'ai envie de l'affommer.

FILASSE.

Patience, le voici.

POLICOME, *en Abbé.*

On dit que le nouvel Opera est triste & ennuyeux; je n'ai pas trouvé ça, moi: il est vrai que je n'ai pas entendu les paroles, & que je n'ai pas prêté grande attention à la musique; mais je m'y suis beaucoup amusé; mais, mais, beaucoup, beaucoup. J'étois à côté de la petite Marquise, qui nous a tenu les propos les plus plaisans, qui nous a raconté les anecdotes du jour les plus singulières. . . . Mais voici l'heure de sa toilette, je dois m'y rendre.

AMBIGU-COMIQUE. 29
L'ASSESEUR.

Encore ! eh mais ! Monsieur , avez-vous résolu de me faire mourir d'impatience , de me faire enrager ? Je dois en qualité d'Assesseur faire des visites sérieuses. Le tems presse.

FILASSE.

Ah ! vous êtes homme de robe ? Holà ! Policome , la perruque sénatoriale.

POLICOME.

En honneur , je suis excédé , rendu , anéanti. La Fleur , dites à la Comtesse que je ne pourrai la voir qu'au sortir de l'audience. En honneur , je n'ai que ce tems - là pour dormir. La Fleur , la Fleur , écoutez.

L'ASSESEUR.

Je n'y puis plus tenir. Ventrebleu ! morbleu ! ç'en est trop. Il ne tient à rien que je ne t'étrangle , maudit Perruquier du Diable !

FILASSE.

Doucement ; vous êtes un peu vif , emporté , & je crois que la perruque militaire ne vous ira pas mal. Holà , Policome , la perruque du courage.

POLICOME , *en habit de Suisse , avec une perruque à cadenette & l'épée à la main.*

Terteste , donder , schlay , favonnette , barbe , sac à poudre , si chel rencontre la visache qui l'avre donné ein cou de canne à mon chen , moi li coupe son nez , ses oreilles , & puis lui dire cent-mille churemens pour son peine.

L'ASSESEUR.

Oh , parbleu ! il ne sera pas dit que je serai sans perruque. (*Il arrache celle de M. Filasse & s'enfuit. Filasse & tous ses Gargons courent après lui en criant :*

Arrête , arrête , arrête.



SCENE IX.

Madame MIJAURET, CABOTIN,
DESBROUTILLES.

CABOTIN.

JE crois, Madame, que c'est ici. Monsieur, pourriez-vous nous enseigner M. Desbroutilles?

DESBROUTILLES.

C'est moi-même, Monsieur: qu'y-a-t-il pour votre service?

Madame MIJAURET.

Monsieur, vous voyez M. Cabotin, Directeur de la Comédie de Bourges, & Madame Mijaret sa première Actrice.

DESBROUTILLES.

Votre serviteur. Voilà un siège, Madame.

CABOTIN.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur, pour vous prier de me procurer un premier amoureux.

Madame MIJAURET.

Dans le genre noble & qui ait assez de talent pour être en scène avec moi.

DESBROUTILLES.

Je me suis occupé du soin de vous satisfaire, & voici fort à propos M. Brodequin.



SCENE X.

LES PRÉCÉDENS , M. BRODEQUIN ,
LE DÉBUTANT.

BRODEQUIN.

MONSIEUR, voici un jeune Acteur que j'ai
l'honneur de vous présenter.

DESBROUTILLES.

Monfieur a un talent fingulier pour former des
fujets.

BRODEQUIN.

Oh ! fans vanité , je crois qu'il y a peu de mai-
tres comme moi pour le noble & le fublime. Al-
lons donc , de l'affurance.

CABOTIN.

Il me paroît bien neuf.

BRODEQUIN.

Oh ! cela n'y fait rien. Au-lieu d'annoncer un nou-
vel Acteur , on annoncera un Acteur tout neuf.

DESBROUTILLES.

C'est ce qu'on auroit déjà dû faire plus d'une fois.

Madame MIJAURET.

Approchez , Monfieur , approchez.

BRODEQUIN.

Excusez , Madame : il eft un peu timide ; il n'y a
pas long-tems qu'il eft forti du Collège.

CABOTIN.

Monfieur fe deftine à la Comédie ?

32. LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

LE DÉBUTANT.

Oui, Monsieur.

Madame MIJAURET.

Quel est votre genre?

LE DÉBUTANT.

Je suis du genre masculin, Madame.

DESBROUTILLES.

On vous demande quel est votre emploi?

LE DÉBUTANT.

Commis à la Barrière Montmartre jusqu'à présent.

CABOTIN.

Nous voudrions savoir quels sont les rôles que vous vous proposez de jouer.

LE DÉBUTANT.

Ah! ah! les grands amoureux nobles dans la Comédie, pour vous servir, Madame.

Madame MIJAURET.

Et dans le tragique?

LE DÉBUTANT.

C'est-là où j'excelle principalement, parce que j'ai beaucoup étudié mon art, & je me conduis sur tous les principes d'Aristorque.

BRODEQUIN, *le reprenant.*

D'Aristote.

LE DÉBUTANT.

Oui, Aristorque, qui dit que la Tragédie est fondée sur deux basses. . . .

DESBROUTILLES.

Deux basses.

LE DÉBUTANT.

Oui, deux basses; savoir, la terreur & la pitié.

CABOTIN.

CABOTIN.

Ce jeune homme me paroît fort instruit.

Madame MIJAURET.

Je vous entends ; quand vous paroissez, vous faites peur à tout le monde, & c'est la terreur. & quand vous récitez, on lève les épaules, & c'est la pitié.

LE DÉBUTANT.

Oui, Madame.

DESBROUTILLES.

Voyons un peu un échantillon de votre talent.

BRODEQUIN.

Allons, mon enfant, du courage.

LE DÉBUTANT.

Et que dirons-nous ?

BRODEQUIN.

Le récit de Typhon dans ma Tragédie ; c'est que j'ai fait une Tragédie qui a pour titre l'Olympe assiégé, & le sujet est la guerre des Géans contre les Dieux.

Madame MIJAURET.

Oui, oui, voyons, voyons.

BRODEQUIN.

Allons, mon ami, marche comme moi. . . .
Fort bien ; lance un bras, . . . Ciel !

LE DÉBUTANT lance le bras en l'air, le laisse retomber, & ensuite s'écrie sur le ton de M. Brodequin.

Ciel !

Madame MIJAURET.

Mais faut parler & gesticuler en même tems.

C

34 LA MATINÉE DES BOULEVARDS, LE DÉBUTANT.

Oui ; mais c'est que cela m'embarrasse : quand je fais les gestes, j'oublie les paroles ; & quand je pense aux paroles, je ne songe plus aux gestes.

BRODEQUIN.

Eh ! bien, mets-toi là bon. Le bras de cette forte . . . à merveille. Déclame, & je gesticulerai pour toi. Songe que tu représentes Typhon , le Chef des Géans.

LE DÉBUTANT.

Oh ! j'ai l'esprit de mon rôle.

(*Le Débutant déclame, tandis que Brodequin fait des gestes.*)

Ciel ! que viens-je d'entendre ? O fortune barbare ,

Je sens que la fureur de mon âme s'empare !

Quoi ! le grand Briarée ! . . .

BRODEQUIN.

Est devenu manchot.

Jupin sur ses cent bras a lancé son brulot.

Tel un chêne orgueilleux sur qui tombe la foudre ,

Voit sa tige grillée & ses rameaux en poudre.

LE DÉBUTANT.

Triste sort d'un héros qui m'arrache des pleurs !

Pardonne , cher ami , pardonne mes douleurs.

Hélas ! nous devons tous ce tribut à sa cendre.

BRODEQUIN.

C'est du sang , non des pleurs qu'il s'agit de repandre.

Quoi ! vous êtes Géant , Seigneur , & vous pleurez !

LE DÉBUTANT.

Ami , tu rends le calme à mes sens égarés.

Que l'affreux désespoir , (*Il prend du sabac.*) que la fureur , la rage . . . (*Il en prend encore.*)

Répandent dans les airs l'horreur & le carnage.
 Il faut ... après ... il faut faire écrouler les Cieux,
 Culbater à la fois les Déeses, les Dieux,
 Aveugler le Soleil, faire un trou à la Lune.
 Suivez-moi, vous suivez César & sa fortune,
 Jupiter nous outrage ... après, après ... je veux,
 Si je n'en ai raison m'arracher les cheveux,
 Me donner vingt soufflers ... doucement ! malepeste !

BRODEQUIN.

Pardon, mon ami ; c'est le geste.

LE DÉBUTANT.

Le geste, le geste ! le diable emporte le geste ! je renonce à la Comédie. (*Il s'en va en murmurant.*)

BRODEQUIN.

Ne vous inquiettez pas, je vais lui faire entendre raison : j'ai encore une douzaine de sujets de la même force que j'aurai l'honneur de vous faire entendre. (*Il sort.*)

Madame MIJAURET.

Bien obligée, Monsieur.

CABOTIN.

Monsieur nous donnera-t-il quelques nouveautés pour notre théâtre.

DESBROUTILLES.

Entrez dans mon magasin, vous choisirez. J'ai plusieurs Tragédies & Comédies qui n'ont servi qu'une fois.





SCÈNE XI.

M. ROGER, Madame ROGER; MANON,
leur petite fille, qu'ils portent sur une canne.

M. ROGER.

REPOSONS-NOUS ici, ma petite femme, m'amour;
nous nous sommes assez promenés pour nous ra-
fraîchir un peu. Monsieur le Garçon, faites-nous
le plaisir de nous donner une bouteille de bière,
des échaudés & une caraffe d'orgeat pour cet enfant.



SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. CABRE.

M. CABRE, *avec humeur.*

Eh ! drôle , apporte - moi ce que j'ai demandé ,
& le pose là.

(*Il se promène d'un air chagrin en long & en large.*)

Madame ROGER , à sa petite fille.

Passe là , Manon.

M. ROGER.

Non , non ; qu'elle se mette entre nous deux.

Madame ROGER , à son mari.

J'étois bien aise d'être à côté de toi.

M. ROGER.

Eh ! bien , approche ton genou du mien ; elle
fera sur nous deux.

M A N O N.

Non , Papa ; cela vous incommoderoit , & Maman.

Madame ROGER , lui faisant de la place.

Allons , mets-toi donc où ton Pere t'a dit.

(*Roger prend la main de sa fille qu'il balance en chantant.*)

Ma fille , veux-tu du nanan ?

Ma fille , veux-tu du nanan ?

Papa , ça m'f'roit tomber les dents.

Eh ! non vraiment , ç'n'est pas ce qu'il me faut.

C u j

38 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

J'entends le moulin tique, tique, taque,

J'entends le moulin taqueter.



Ma fill', veux-tu un amonveux ?

[Bis.]

Mon cher Papa, pourquoi pas deux ?

Eh ! oui vraiment, voilà ce qu'il me faut.

J'entends le moulin, &c.

Madame R O G E R.

Vous lui apprenez là de jolies chansons !

M. R O G E R.

Bon ! bon ! ne veux tu pas élever ta fille dans une bouteille ? Ne suffit-il pas que nous lui donnions de bons principes, & de bons exemples, ce qui vaut encore mieux ? car les principes ne sont rien sans les exemples, & il y a bien d'honnêtes gens qui perdent leurs enfans faute de ça.

Madame R O G E R.

J'en conviens ; mais avec tout cela....

M. R O G E R.

Avec tout cela, il n'y a pas de danger : on ne risque rien d'instruire une honnête fille du bien & du mal ; elle pratique l'un, elle fuit l'autre.

Madame R O G E R.

Je ne pense pas de même ; Roger, Roger, n'enseignons que le bien, le mal s'apprend tout seul.

M. R O G E R

Eh ! bien, j'ai tort, & tu parles en brave femme.

M A N O N.

Ne craignez rien, Maman ; je serai tout aussi sage que vous, quand j'aurai un bon mari comme Papa.

Madame R O G E R.

Taisez-vous, petite forte.

M. R O G E R.

Ne voilà-t-il pas que tu grondes? Sçait-elle les conséquences?

Madame R O G E R.

Tu la supports toujours.

(CABRE, en cet endroit, s'assied à la table de Roger, & repousse sa bouteille brusquement pour avancer la sienne. Roger se recule pour lui faire place.)

M. R O G E R, à Manon.

Manon, ta Maman me boude; donne-lui ce baiser de ma part.

M A N O N, baisant sa Mere.

Tenez, Maman; êtes-vous encore fâchée?

Madame R O G E R.

Oui, tiens, rends-lui son baiser.

M. R O G E R.

Dis-lui qu'elle me le rende elle-même.

M A N O N.

Eh! bien, embrassons-nous tous trois.

(Ils s'embrassent.)

Madame R O G E R, à Manon.

Petite coquine!

M. R O G E R.

Cela n'est-il pas charmant?

C A B R E.

Il faut avouer qu'il y a de fortes gens dans le monde avec leurs enfans!

Civ

40 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

M. ROGER, à Manon.

Allons, bois.

MANON.

Santé, Papa ; santé, Maman ; santé, Monsieur.

CABRE.

Eh ! oui, oui ; santé, toute la compagnie. Comment peut-on trôler comme cela des marmailles avec soi ?

M. ROGER.

Dame ! Monsieur, excusez ; il faut bien procurer un peu d'amusement à ces petites créatures-là. Ce sont des dépôts qui nous sont confiés.

Madame ROGER.

Quel mal y a-t-il de mener avec nous nos enfans ? De belles & grandes Dames portent bien leurs chiens par-tout, qui sont encore plus incommodes.

M. ROGER.

Sans doute ; des enfans ne méritent-ils pas bien la complaisance que l'on a pour des animaux ?

Madame ROGER.

Et puis après tout, c'est notre plaisir.

CABRE:

Votre plaisir est le tourment des autres.

M. ROGER, avec sentiment.

On voit bien que Monsieur n'a jamais été Père.

CABRE.

Non, parbleu ! ni ne le serai ; je ne donne pas dans ce ridicule-là.

AMBIGU-COMIQUE. 41

Madame ROGER, *avec un peu d'aigreur.*

Si chacun pensoit de même, le monde finiroit.

CABRE.

Le grand malheur !

M. ROGER.

Laisse cela , Madelene ; chacun pense à sa guise ;
ne contredisons pas Monsieur. Chante plutôt une
petite chanson ; & vous , petite fille , tenez-vous
tranquille ; que Monsieur ne s'aperçoive pas que
vous êtes là.

Madame ROGER *chante, & Roger répète.*

Pourquoi chercher hors de soi-même
Une trompette volupté ?
J'aime Colas , & Colas m'aime ;
Est-il d'autre félicité ?



Entre les bras de l'Innocence ,
Sans allarmes & sans remords ,
Chaque desir est jouissance ;
Nous rassemblons tous les trésors.

M. ROGER.

Je suis aimé de ma Lisette ;
Fortune , garde tes faveurs ;
Sans toi mon âme est satisfait ;
Notre richesse est dans nos cœurs.

CABRE.

Oui , oui , chante ; tu en as bien sujet.

M. ROGER.

Pourquoi non ? Nous sommes contents.

42 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

C A B R E.

Contens ! vous êtes bien heureux ; je ne le suis pas , moi.

M. R O G E R.

Qu'est-ce qui vous en empêche ? Pardon , je ne vous demande pas cela par curiosité ; mais vous avez l'air d'un honnête - homme , & je m'intéresse à tous ceux qui sont dans la peine.

C A B R E.

Et moi je ne m'intéresse à personne ; je veux bien cependant vous dire ce qui me chagrine. Je suis garçon , j'ai six - mille livres de rente , je ne fais rien , je vis en Philosophe spéculatif.

M. R O G E R.

Spéculatif ! Sçais - tu ce que cela veut dire , Madelene ?

Madame R O G E R , *joue à la bataille avec Manon , pendant l'entretien de Cabre & de Roger.*

Non ; parle à Monsieur , je joue avec Manon.

C A B R E.

Je méprise souverainement les autres hommes , je n'ai pour objet que moi-même & ma propre satisfaction ; je ne me mêle point de l'Etat , je déteste la société , & je trouve fort injuste que je contribue à leurs besoins.

M. R O G E R.

Mais , avec votre permission , cela me paroît très-juste. Ecoutez ; je me souviens que j'étois un jour chez un de mes voisins , Jardinier au fauxbourg S. Marceau ; il y avoit dans son jardin le plus bel arbre fruitier que l'on puisse voir ; le voisin en coupoit de belles branches vertes qui s'élevoient

au-dessus des autres ; j'en voulus savoir la raison : ce sont , me dit-il , des branches parasites qui sucent la sève , l'arrêtent , & en empêchent la circulation. C'est bien fait , ai-je dit ; mais pourquoi retranchez-vous les extrémités de ces branches à fruit ? Afin , me répondit-il , que l'arbre profite ; la saison le demande : il faut d'abord songer à l'arbre ; s'il dégénère , tout périt ; il en coûte quelques branches , quelques fleurs , quelques fruits même ; mais l'année suivante tout est en meilleur état. Cela me fait penser que la société est comme un arbre dont nous sommes les rameaux , & que par conséquent nous ne devons pas nous plaindre , si l'on élague un peu de notre superflu pour rendre la vigueur au tronc qui nous donne la vie.

C A B R E , *à part.*

Ces sortes de gens-là quelquefois ne raisonnent pas si mal.

M. R O G E R.

Pour moi j'ai eu le bonheur de contribuer aux besoins de l'Etat de toutes façons. J'ai été soldat , en voici des preuves ; j'ai eu le bonheur d'avoir une balle , cela m'a valu les Invalides ; je n'ai pas voulu manger le pain du Roi inutilement , j'ai appris un métier , j'ai le bonheur de m'y distinguer ; je me suis marié , j'ai eu le bonheur de trouver une brave femme qui m'aime.

Madame R O G E R.

Ah ! Roger , qui est-ce qui ne t'aimeroit pas ?

C A B R E , *à part.*

Voilà un singulier homme ! il met du bonheur à tout , jusques dans le mariage ,

44 LA MATINÉE DES BOULEVARDS,

M. R O G E R.

J'ai le bonheur d'avoir un enfant qui se tourne à bien.

M A N O N.

Ah ! mon Papa , c'est que je suis bien obéissante à Maman.

M. R O G E R.

Je ne m'en tiendrai pas là ; nous aurons encore de petits citoyens qui feront utiles à la Patrie : n'est-il pas vrai , Madelene ?

Madame R O G E R.

Oui , de tout mon cœur , Roger.

M. R O G E R.

Eh ! vive la joie ! là , la , la , la.

C A B R E , *à part.*

Je commence à convenir qu'il a raison.

M. R O G E R.

Croyez-moi. Eh ! parbleu , vivez avec les vivans ; vous êtes triste & pauvre avec vos six-mille livres de rente. Tenez , pour être aussi content & aussi riche que moi , qui n'ai rien , faites comme je fais ; foyez bon mari , vous aurez une bonne femme ; bon Pere , vous aurez de bons enfans ; bon ouvrier , vous retirerez du profit ; bon citoyen , vous en aurez de la gloire. Eh ! vive la joie ! là , la , la , la.

C A B R E , *à part.*

Ma foi , tout bien considéré , c'est le bon parti ; son gros bon sens m'éclaire ; je comprends que le plus grand Philosophe spéculatif vaut moins que le plus simple artisan laborieux , & qu'un homme oisif est le fardeau de la terre. (*A M. Roger.*) Où demeurez-vous ?

AMBIGU-COMIQUE. 45

M. R O G E R.

Rue des Francs-Bourgeois; vous n'avez qu'à demander Roger, Manufacturier en étoffes. Je suis connu de tous les honnêtes gens.

G A B R E.

Demain je vous porte cent pistoles pour vous aider dans votre travail.

M. R O G E R.

Je les ferai valoir à votre profit.

C A B R E.

Non, je vous en fais présent; c'est commencer à être utile que de protéger un bon Citoyen. Al-lons, Madame Roger, donnez-moi la petite Ma-non, que je la baise.

Madame R O G E R.

Embrassez Monsieur, petite fille.

M. R O G E R.

Ma femme, voilà des gens qui dansent; dansons avec eux.





SCENE XIII.
LA FÊTE DE VILLAGE.
VAUDEVILLE.
LA MARIÉE.

HIER, j'ons fait la noce
Au Village de Pantin.
Si je r'venons sans carrosse,
C'est pour danser en chemin.
J'avons du vin dans la tête;
Et d'l'amour dans l'cœur tout plein.
Il n'est point de bonne fête
Sans lendemain.

LA MERE.

Ça, Madam' la Mariée,
Embrassez donc vot' Mari.

LA MARIÉE.

N'faut pas qu'j'en sois prise;
J'avons ç'droit-là, guieu merci.
Rougir-on de ç'qu'est honnête?
Tiens; mais souviens-toi, Colin,
Qu'il n'est point de bonne fête
Sans lendemain.

M. ROGER.

Les Époux de la Ville
N'ont souvent qu'un joat heureux;
Pour nous, j'en avons mille,
Mille encore aussi joyeux.

Cheux nous, sans que rien l'arrête,
L'amour va toujours son train.
Il n'est point, &c.

LA MERE.

Mon gendre, allons, courage,
Prends ta femme par la main.
Quand j'étois à ton âge,
Je dançois soir & matin.
Çà, çà, que rien ne t'arrête,
Fais lui voir, mon cher Colin,
Qu'il n'est point, &c.

LA MARIÉE.

Quand par goût on s'engage,
Hymen, que ton nœud nous plaît !
Mais si d'un mariage
Qui se fait par l'intérêt !
Avec grand faste on l'apprête,
Ce n'est que bal & festin ;
Mais hélas ! après la fête,
Quel lendemain !



Goutons le doux bienvenue
Que la vigne nous produit,
Amis, de son usage,
L'humeur joyeuse est le fruit.
Mais ne perdons point la tête,
Et ménageons-nous afin
D'avoir, après bonne fête,
Bon lendemain.

48 LA MATINÉE DES BOULEV. &c.

MADAME ROGER.

Notre petit ménage
Est l'asyle du bonheur ;
Nous sentons l'avantage
D'avoir tous deux un bon cœur.
Roger, en Époux honnête,
Fait honneur au lendemain.
Chez nous c'est tous les jours fête ,
Soir & matin.

LE BARBIER.

Les bons gens de Village
Font la noce à peu de frais.
A Paris , c'est autr' chose ;
La moitié d'la dot y va.
Le premier jour de la noce
L'Époux saut' comme un cabri ;
Puis il se gratte la tête
Le lendemain.



Souvent sans affluence ,
On a vu languir nos jeux ;
Messieurs , votre présence
Étoit l'objet de nos vœux.
Vous venez , c'est fort honnête ;
Mais venez jusqu'à la fin.
Songez qu'il n'est point de fête
Sans lendemain.

Fin de la première Partie.

LA SOIRÉE

LA SOIRÉE
DES BOULEVARDS,
AMBIGU-COMIQUE.

SECONDE PARTIE.

D



PERSONNAGES.

ACTEURS.

L'OPÉRATEUR,	<i>M. Colalto.</i>
LA FEMME DE L'OPÉRATEUR,	<i>M^r. Dugafon.</i>
GILLE,	<i>M. Desformery.</i>
LE CHEV. DE VENTILLAC,	<i>M. Gaillard.</i>
M. BRIDAUT,	<i>M. De Hesse.</i>
M. CRAQUET,	<i>M. Camerani.</i>
M. GOBE-MOUCHE,	<i>M. Carlin.</i>
LE GARÇON DE CAFFÉ,	<i>M. Leclerc.</i>
LE M ^d . DE CHANSONS,	<i>M. Desbrosses.</i>
LA M ^{de} . DE CHANSONS,	<i>M. Thomassin.</i>
UN GRENADIER,	<i>M. Roussel.</i>
GRIFFONNET, Clerc d'Huissier,	<i>M. Desformery.</i>
UN FIACRE, ivre,	<i>M. De Hesse.</i>
LE MARQUIS DES BROCARDS,	<i>M. Michu.</i>
M ^{lle} . SAUTRIQUET,	<i>M^{lle}. Adeline.</i>
M ^c . TRICOT, Ravaudeuse,	<i>M^{lle}. Desglands.</i>
M. BONTOUR,	<i>M. Narbonne.</i>
M ^c . BONTOUR, en Savoyarde,	<i>M^c. Moulinghen.</i>
M. CHOUCOU,	<i>M. Labluxiere.</i>
M ^c . CHOUCOU,	<i>M^{lle}. Olivier.</i>
UN TROMPETTE.	
SUITE DE L'OPÉRATEUR.	
SAVOYARDS ET MARMOTTES, &c.	



LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

SECONDE PARTIE.

La même Décoration, à l'exception que l'intérieur du Caffé est illuminé. Une foule de personnes de tous les états remplissent le Théâtre en se promenant en tous sens : d'un côté est un Joueur de Marionnettes, de l'autre on fait danser un Ours, & sur le devant, des Catalans font danser deux Marionnettes sur une planche. Une Trompette annonce l'Opérateur ; on se range autour de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OPÉRATEUR, L'OPÉRATRICE,
GILLE, LE TROMPETTE, & suite
de l'Opérateur.

AIR : *Les Fanatiques que je crains.*

Nous sommes de gais Charlatans ;
Nous menons joyeuse vie ;
Tous nos secrets sont excellens,
Contre la mélancolie ;

D. ij

52 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Jeux, plaisirs, amusemens,
Vive & tendre folie :
Voilà nos médicamens ;
La recette en est jolie.



Nous avons, pour les vrais amans,
De la poudre sympathique ;
Pour les jaloux, pour les matans,
Du sirop soporifique ;
Pour déterger les humeurs,
Une recette unique ;
Et pour animer les couleurs,
Un excellent spécifique.

L'OPÉRATEUR.

Messieurs, je ne vous dirai point que je suis le Type, l'Architype & le Prototype des plus fameux Philosophes Spargyriques, Empyriques & Amphygouriques, passés, présens & à venir ; je ne vous dirai point que je possède la Pierre Philosophale, l'Or potable & la Médecine universelle. Non, Messieurs, je ne m'arrêterai point à ces vaines bagatelles. Je vous dirai seulement que je suis le grand Docteur Galbanon ; *satis est*. Mon nom suffit.

GILLE.

Sotise est.

L'OPÉRATEUR.

J'ai parcouru toutes les parties de la terre inhabitable pour le soulagement des hommes. Y a-t-il quelqu'un qui se plaigne de mes remèdes ? S'il y a quelqu'un, qu'il se montre, qu'il élève sa voix : s'il dépose contre moi, s'il se plaint, tant-mieux, Messieurs ; oui, tant-mieux : ce sera une preuve que je ne l'aurai pas tué.

G I L L E.

Il y a beaucoup de Médecins de la Faculté qui ne parleroient pas avec cette assurance.

L'OPÉRATEUR.

Je ne vous étaleraï point les certificats des cures merveilleuses que j'ai faites. Est-il un témoignage plus authentique de mon habileté que ma propre existence? Regardez-moi, Messieurs. Cette brillante santé, cet état florissant dont je jouis, ne sont dûs qu'à l'usage continuel que je fais de mes remèdes; il y a trente ans que je m'en sers & je m'en trouve bien. Aussi je dis: cassez-vous les bras, cassez-vous les côtes, cassez-vous les têtes; avec une goutte de mon Baume, je m'en soucie comme de cela.

G I L L E.

Il ne tient qu'à vous, Messieurs, d'en faire l'épreuve tout-à-l'heure.

L'OPÉRATEUR.

Je distribue mon remède gratis, oui, gratis: j'ai plus de richesses qu'il ne m'en faut; vous donnerez seulement deux sols pour le garçon & un écu pour la phiole.

G I L L E.

Dépêchez-vous, Messieurs, dépêchez-vous.

L'OPÉRATEUR.

J'ai tout débité, Messieurs; je pars demain pour Constantinople où le Grand-Seigneur m'attend avec impatience; il faut, avant de vous quitter, que je vous donne un avis salutaire en reconnaissance de l'empressement que cette grande Ville a témoigné pour moi; le voici, Messieurs: c'est qu'il faut vous défier de tous les Charlatans; le monde en est rempli. Chacun veut faire notre métier. Allons, mes en-

D iij

54 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,
fans, un petit divertissement à cette illustre com-
pagnie.

VAUDEVILLE.

ON ne voit plus que Charlarans,
A tromper tout le monde s'occupe ;
C'est un jeu , c'est un passe-tems ;
Tout à tour l'un de l'autre on est dupe.
Chacun prend pour devise aujourd'hui :
A trompeur , trompeur & demi.



Aux Provençaux, ceux d'Avignon,
Quelquefois font sentir leur adresse :
Le Normand qui dupe un Gascon ,
Trouve au Mans quelqu'un qui le redresse.
En tous lieux c'est la mode aujourd'hui :
A trompeur , &c.



Amince , pour séduire Argant ,
Tous les jours met des attraits postiches ;
Lui , qui n'a pas cinq sols vaillant ,
Se fait voir un parci des plus riches.
Voilà comme on contracte aujourd'hui :
A trompeur , &c.



Tandis qu'un vieillard dameret ,
Pour Médor , est trompé par Clarice ;
Les dons qu'à Médor elle fait ,
Sont par lui remis à quelque Actrice.
C'est le train des amours d'aujourd'hui :
A trompeur , &c.



AMBIGU-COMIQUE. 55

Tandis qu'un Fermier , chez Iris ,
Va porter tous ses droits de présence ,
Au plus jeune de ses Commis ,
Son Épouse en remet la vengeance.
C'est le goût des amours d'aujourd'hui ;
A trompeur , &c.



Quand Thibault Nanette épousa ,
On croyoit l'un garçon , l'autre fille ;
La fille étoit mere déjà ;
Le Garçon avoit déjà famille.
De tels nœuds sont communs aujourd'hui ;
A trompeur , &c.



Sur de vieux draps certains Marchands
Des draps neufs attachent l'étiquette ;
Pour vingt jours qui seront vingt ans ,
L'Acheteur demande qu'en lui prête.
Voilà le commerce d'aujourd'hui ;
A trompeur , &c.



Au jour de l'an c'est la fureur
Des baisers , des marques de tendresse ;
A ceux que l'on hait dans le cœur ,
On prodigue & souhairs & caresse.
Ainsi voit-on régner aujourd'hui ,
A trompeur , &c.

(On bat du tambour derrière le Théâtre ; la plus grande
partie des personnes qui sont sur la Scène , sort pour
aller voir une parade.)

Div



SCENE II.

LE CHEVALIER , M. BRIDAUT ,
LE GARÇON DE CAFFÉ.

BRIDAULT.

Peste soit du tintamarre !

LE CHEVALIER.

Garçon !

LE GARÇON.

On y va. (*A la Cantonnade.*) Hé ! la Ripopée , donnez de l'orgeat à ces Messieurs & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon !

LE GARÇON.

Allons, allons. (*A la Cantonnade.*) Que l'on porte une tasse de chocolat à ce vieux Commandeur qui est avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon ! viendras-tu, belître ?

LE GARÇON.

Parbleu ! on ne sauroit servir tout le monde à la fois.

LE CHEVALIER.

Parle donc, hé ! marouffe ; tu dois tout quitter, quand le Chevalier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON.

Hé bien ! que voulez-vous ?

AMBIGU-COMIQUE 57

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON.

La bonne chienne de pratique !

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

Ecoute, écoute, garçon ; as-tu la gazette ?

LE GARÇON.

Elle n'est pas encore arrivée ; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours, en attendant : tenez, Monsieur Bridaut, lisez.

M. BRIDAUT.

Lisons ; pour moi je tiens que rien n'orne tant l'esprit, que les lectures utiles. (*Il lit.*) Biens seigneuriaux, terres, châteaux & seigneuries du Marquis Pharaon, à vendre par décret forcé.

LE CHEVALIER.

Passons, passons ; j'ai assez de biens seigneuriaux.

M. BRIDAUT.

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc ! qui est-ce qui achète de ces misères-là ?

M. BRIDAUT.

(*Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un sol, en fait des mouillettes, & les trempe dans son verre d'eau.*)

Toutes fortes de vins & de liqueurs fines, linge de

8 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,
table, batterie & ustensiles de cuisine, après le
décès de M. Grasdouble, Chanoine d'Avalons, place
aux veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au solide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chasse complet de la succe-
sion de M. Carnage, Docteur en Médecine, rue de la
Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Messieurs de la Faculté !
c'est bien assez que vous exerciez votre humeur mas-
sacrante dans les Villes, sans dépeupler encore nos
plaines.

M. BRIDAUT.

Demandes particulières. Un homme de la pre-
mière considération, auroit besoin, pour l'éducation
de son fils unique, d'un Précepteur qui sût au moins
lire & écrire; les gages sont de trois-cents livres. La
même personne auroit aussi besoin d'un Cuisinier,
dont les honoraires seront de cent louis, sans les
profits. Il sera reçu à l'essai; il y aura concours.

LE CHEVALIER, *tremant sa mouillette.*

C'est un homme judicieux; vive la bonne chère !

M. BRIDAUT.

Plan d'une nouvelle salle de spectacle, où les per-
sonnes du beau sexe seront placées à l'orchestre & à
l'amphithéâtre, de façon à ne point masquer la scène.

LE CHEVALIER.

Que je lise à mon tour. Annonces de livres. L'es-
prit de société, ou recueil complet de calembours.

M. BRIDAUT.

Ce livre fera fortune.

AMBIGU-COMIQUE. 59

LE CHEVALIER.

Nouveaux principes d'agriculture, avec des instructions pour les Laboureurs, par un Littérateur qui n'a jamais vu les travaux des champs.

M. BRIDAUT.

Bon livre !

LE CHEVALIER.

Prospectus d'un ouvrage moral, politique, philosophique & comique, intitulé : Histoire générale des inconvénients humaines.

M. BRIDAUT.

Parbleu ! c'est de quoi faire une immense bibliothèque.

LE CHEVALIER.

L'article seul de nos petites frivolités à la mode, fourniroit dix volumes *in-folio*.

M. BRIDAUT.

Je vous crois.

LE CHEVALIER.

Par exemple, on presse du coude un petit chapeau de taffetas, dont on ne se couvre point. Les jeunes gens portent une canne, sur laquelle ils ne s'appuient point; un filet d'épée, dont heureusement ils ne se servent point. On a des châteaux qu'on n'habite point; un tas de domestiques qui ne servent point. On imprime tous les jours des livres qu'on ne lit point; & l'on épouse des femmes avec lesquelles on ne vit point.

M. BRIDAUT.

Vos réflexions sont justes.

**60 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,
LE CHEVALIER.**

Et d'une autre part, tenez, je me rappelle un
couplet de chanson à ce sujet.

AIR: O regingut, é lan, lan, la.

Nous voyons d'énormes chapeaux
Qui couvrent de petits cerveaux;
Petits minois à gros chignons,
Grandes boucles sur pieds mignons;
Et l'on abaisse les voitures
Quand on relève les coiffures.

M. BRIDAUT.

Ah! voilà M. Craquet, la fleur des politiques du
Palais Royal.

S C E N E III.

**M. CRAQUET, M. BRIDAUT,
M. GOBE-MOUCHE, LE CHEVALIER.**

M. CRAQUET.

BON jour, Messieurs.

M. BRIDAUT.

C'est Monsieur Gobe-mouche, bel-esprit aussi bril-
lant que profond.

GOBE-MOUCHE.

Ah! Monsieur!

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

AMBIGU-COMIQUE. 6r.

M. BRIDAUT.

Eh bien ? quelles nouvelles ?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer la guerre au Mogol ; il y a déjà envoyé par terre soixante-mille charriots de munitions pour faire le siège de Déli.

M. BRIDAUT.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Messieurs ; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en pense Monsieur Gobe-mouche ?

GOBE-MOUCHE.

Eh ! mais mais, Messieurs hé ! hé ! ...

LE CHEVALIER.

Je suis de votre sentiment.

M. CRAQUET.

On assure que la place ne tiendra pas plus de sept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous moquez-vous ? Je la prendrais, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures. Morbleu ! j'ai un projet ! ...

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, Monsieur Bridaut ? Est-ce dans vos livres de compte ?

M. BRIDAUT.

Doucement, Monsieur le Chevalier ! ne méprisons personne : quoique Marchand Papetier, j'en

63. LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

fais peut-être autant que vous. Apprenez que c'est moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conséquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'est tout ce que vous pourriez dire, si vous aviez été comme moi dans le service.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu!

GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne nous écartons point : tout ce que l'on peut espérer, c'est que le Turc envoie une flotte au secours.

M. BRIDAUT.

La Ville seroit prise avant. Je ne m'en tiendrois pas là. J'irois tout de suite à Constantinople ; je n'aurois que le Nil à passer.

LE CHEVALIER.

Le Nil! eh! où diable prenez-vous le Nil, M. Bridaut?

M. CRAQUET.

C'est un fleuve de Tartarie.

M. BRIDAUT.

De Tartarie, de Tartarie!... je m'en rapporte à M. Gobe-Mouche.

GOBE-MOUCHE.

Hé! hé! Messieurs..... Messieurs..... à dire la vérité..... on fait..... parbleu! cela parle tout seul.

LE CHEVALIER.

Je suis charmé que vous me donniez raison.

AMBIGU-COMIQUE. 63

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous ! c'est bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la carte.

LE CHEVALIER.

Holla, garçon ! la carte.

LE GARÇON.

Comment la carte ! pour un verre d'eau !

M. BRIDAUT.

On te demande la carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, M. Bridaut.

GOBE-MOUCHE.

Eh ! oui, vous allez voir, vous allez voir si j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà.

LE CHEVALIER.

Remarquez bien ; tenez, Monsieur, voilà le Nil.

(Il renverse son verre d'eau sur la carte.)

M. BRIDAUT.

Garre, garre ; voilà le Nil qui se déborde.

LE CHEVALIER.

Eh ! que diable ! c'est que vous m'impatientez avec vos ignorances ?

M. BRIDAUT.

Vous êtes un impertinent.

M. CRAQUET.

Eh ! Messieurs, Messieurs.

GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, entendons-nous.

64 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

LE CHEVALIER, *donnant un soufflet
à Monsieur Bridant.*

Sandis, voilà pour t'apprendre à vivre.

*(Bridant rend le soufflet à Craquet,
qui le rend à Gobe-Mouche).*

GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

(Chacun fuit d'un côté différent).



SCENE IV.

LES CHANSONNIERS.

AIR: *Comme un oiseau, &c.*

UN Philosophe d'importance
Va changer les mœurs de la France,
Par ses leçons :
On verra sa Morale utile
Réformer la Cour & la Ville
Chansons, chansons.



Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons :
Les petits Commis de province
Ne prendront plus des airs de Prince
Chansons, chansons.



On

On verra les époux fideles
S'aimer comme des tourterelles

A l'unisson :

Le monde se fera scrupule
De les tourner en ridicule ;
Chançon , chançon .



Des Officiers , dans leur absence ,
Auront toujours même constance

Pour leurs rendrons :

En revenant près de leurs Belles ,
Ils les retrouveront fidelles ;
Chançons , chançons .



Les Abbés auront l'air moins leste ,

Tout va prendre le ton modeste ,

Jusq'aux Gascons :

On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
Chançons , chançons .



Ces Politiques inutiles ,

Dans les Castés prenant des Villes

A leur façon ,

Vont régler , non le Ministère ,

Mais leur maison qui ne l'est guère ;

Chançon ! chançon !



B

66 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Nymphes du Cours , dont l'opulence

Promène à grand bruit l'indécence

En Phaétons ,

Vous n'irez plus en mascarade

Du déshonneur faire parade :

Chançons , chançons.

*(Les Marchands des Boulevards prient les
Chanfonniers de jouer du violon pour les
faire danser.)*

MENUETS ET CONTREDANSES.



S C E N E . V.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET.

GRIFFONNET.

EH ! bon jour , notre cher Cousin.

LA VICTOIRE.

Tout beau , ne m'appelle plus comme ça ; je me nomme la Victoire ; je suis ennobli depuis que tu ne m'as vu.

GRIFFONNET.

Où sont tes titres ?

LA VICTOIRE.

Les voilà : c'est mon arc-en-ciel de fer ; quand on s'en sert bravement pour le bien de l'Etat & pour le service de son Prince , ça vaut mieux que tous les parchemins du monde.

AMBIGU - COMIQUE. 67

GRIFFONNET.

Tu as raison ; c'est de la bonne noblesse celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpejeu , j'risquons not' personne pour l'acquérir ; au-lieu que bien d'autres ne risquent que des zéros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle aventure es-tu à Paris ?

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir voir mon père : je pars demain pour rejoindre. Si tu veux tu feras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais.....

LA VICTOIRE.

Quoi ! mais ! qu'est-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je suis toujours Clerc d'Huissier & bel-esprit. Je fais des pièces d'écritures pour ruiner des familles , & des pièces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais là un chien de métier , mon ami.

GRIFFONNET.

AIR : *Voilà la différence.*

Comme toi , dans mes exploits ,
J'ai des risques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la ressemblance.

Je montre le fruit des miens ;

Tu caches celui des tiens :

Voilà la différence.

E ij

68 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Crois-moi , cousin , il n'est rien tel que d'aller tête levée : vive la guerre & les gens de cœur pour cela !

GRIFFONNET.

Ce n'est pas le cœur qui me manque. Je suis François ; mais tu as déjà dix ans de service. Avant que je parvienne comme toi & que je sache faire l'exercice.

LA VICTOIRE.

Tarare !

AIR : Il étoit un Moine blanc.

Tout François dans les combats

Devient héros au premier pas.

Il suffit que le cœur nous mène :

Voilà notre vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Et puis, je t'avouerai franchement que je suis trop attaché à la profession de bel-esprit.

LA VICTOIRE.

Est-ce que tu la crois incompatible avec la nôtre ?

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

En France , un vaillant militaire ,

Unit l'esprit à la valeur :

Les grâces , le talent de plaire

N'empêchent point d'avoir du cœur.

J'aurions une liste fort ample ,

Des beaux-esprits qui sont héros ;

On s'en citeroit maint exemple ,

Parmi nos braves Généraux.

Je ne conseillerois pas aux plus habiles d'en faire assaut avec eux ; c'est qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous poussent des bottes , pif , paf ! . . . eh bien ! dans la bataille c'est de même ; l'esprit vif , la tête

AMBIGU-COMIQUE. 69.

froide, le cœur chaud; en trois mots voilà leur portrait.

GRIFFONNET.

Tu me décides.

LA VICTOIRE.

Allons, sois des nôtres; je te fais Soldat, & puisque tu as la manie du bel-esprit, je te crée Chançonnier du Régiment.

GRIFFONNET.

Vive le Roi!

LA VICTOIRE, *lui mettant son chapeau sur la tête.*

AIR : *Rli, rlan.*

Couronne-toi de la cocarde,
Cherche la gloire ou le trépas:
Avec respect chacun nous s'garde;
Le Prince est l'chef, & j'tomm'les bras.
Sous le Drapeau qui nous rassemble,
Si tu fais voir un zèle ardent,
Rli, rlan,
Droit à l'honneur j'irons ensemble,
Rlan tamplan,
Tambour battant.



Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déjà joli garçon.
Des Officiers qu'on accompagne,
On saïtit l'air, on prend le ton.
Des ennemis, ainsi qu'des belles,
On est vainqueur en l'z'imitant:
Rli, rlan,
On prend d'assaut les citadelles,
Rlan tamplan,
Tambour battant.

E iiij

70 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Vaillant & fier sans arrogance ,
Marcher d'un sang froid aux ennemis ,
Sabrer , forcer leur résistance ,
Secourir ceux qu'on a soumis ,
Servir le Roi , servir les dames ;
Voilà l'esprit du Régiment.

Rli , rlan ,
Tous nos guerriers sont bonnes âmes ,
Rlan tamplan ,
Tambour battant.

SCENE VI.

UN FIACRE, *ivre* ; M. DESBROCARDS,
UN GRENADIER, GRIFFONNET,
Mademoiselle SAUTRIQUET.

LE FIACRE.

AH ! mon Officier , je me mets sous votre protection.

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Tuez-moi ce coquin-là.

DESBROCARDS, *l'épée à la main.*

Tu ne m'échapperas pas.

LE GRENADIER.

Qu'est-ce qu'il y a , mon Capitaine ?

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Et tuez-le donc , Monsieur , tuez-le donc.

AMBIGU-COMIQUE. 71

LE GRENADIER.

Doucement, Mademoiselle ! il me paroît que les hommes ne vous coûtent rien. Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Comment ! Un Fiacre verser un cabriolet que je mène moi-même, exposer une femme de ma qualité à culbuter en plein public. Vengez-moi, Monsieur le Marquis, vengez-moi.

DESBROCARDS.

Oui, oui, Madame.

LE GRENADIER.

Un moment, mon Capitaine ; il s'est mis à l'ombre du fabre. Conte-moi vos raisons.

DESBROCARDS.

Moi, que je rende compte à un drôle comme toi.

LE GRENADIER.

Un drôle ! Un Officier, un Général ne me parleroit pas de la sorte ; car ils traitent les Soldats de camarades. Ah ! ventre-bleu, je sais à qui j'ai affaire ici. Je vous croyois un Capitaine à votre plumet blanc ; mais je vois que je parle à un faquin.

DESBROCARDS.

Faquin ! . . . C'est un peu fort. Ecoutez : parlons tranquillement. Vous conviendrez qu'il est disgracieux pour des gens comme Madame & moi qu'un maraud de Fiacre. . . .

LE FIACRE.

Maraud ! je suis honnête-homme, apprenez ça. Laissez, mon Officier, laissez-moi me servir de mon fouet.

E iv

72 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

LE GRENADIER.

Demeure là ; je vais te faire justice.

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Comment , Monsieur le Marquis ! vous souffrez. . . .

DESBROCARDS.

C'est le respect que j'ai pour vous qui me retient.

LE GRENADIER.

Il n'est point ici question de respect ; allons , mon brave , vous m'avez traité de drôle ; il faut m'en faire raison. (*Il tire le sabre.*)

DESBROCARDS.

Au Guet au Guer !

Mademoiselle SAUTRIQUET.

A la Garde , à la Garde !

GRIFFONNET.

Arrête , Cousin ; je reconnois ce Marquis-là ; c'est Monsieur Desbrocards , fils d'un Marchand de galons rue aux fers.

LE GRENADIER *fait tomber l'épée de*
Desbrocards , & dit au Fiacre :

Ramasse ça.

DESBROCARDS.

Oui , Monsieur vous répondra de moi.

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Comment ! vous n'êtes point un Marquis ! Vous en imposez à une femme comme moi.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS , Madame TRICOT.

Madame TRICOT , à *Mademoiselle Sautriquet*.

AH! coquine; je te r'trouve à la fin.

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Qu'est-ce que c'est que ça? Que me demandez-vous?

Madame TRICOT.

Comment , misérable ! ce que je te demande !

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Je ne vous reconnois pas , ma mère.

Madame TRICOT.

Comment , fille dénaturée ! race de couleuvre ; tu ne reconnois pas ta mère ! Je te le passerois , si c'étoit ton père , puisque tu ne l'as jamais vu ; mais ta mère qui t'a élevée comme la prunelle de ses yeux! . . .

Oui , Messieurs , cette coquine-là est ma fille ; bon sang ne peut mentir. Est-ce parce que t'as des diamans , malheureuse ? est-ce parce que tu t'es fait appeller *Mademoiselle Sautriquet* ! Ah ! l'cœur m'en crève. (*Elle pleure.*)

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Mais , mais , en vérité !

LE FIACRE.

Mamselle Sautriquet ! mais je me rappelle ça : c'étoit une Figurante des Boulevards. Eh ! oui , parbleu ! c'est la fille de Madame Bobinette , Revendeuse à la toilette.

74 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Madame TRICOT.

La fille de Madame Bobinette ! c'est bien la mienne. Je m'appelle Madame Tricot, Maitresse Revendeuse en boutique; tout le monde me connoit. (*À sa fille.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? Parle donc, misérable !

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Voilà bien des raisons : vous m'avez renoncée pour votre fille. On ne sauroit paroître déceimment dans le monde sans mère ; j'en ai pris une autre que vous.

GRIFFONNET.

C'est dans l'ordre.

Madame TRICOT.

Une autre mère !

Mademoiselle SAUTRIQUET.

Oui, qui me coûte cinq-cents livres.

Madame TRICOT.

Il faut que je t'étrangle.

LE GRENADIER.

Allons, allons, la paix.

LE FIACRE.

Oui, la paix ; c'est bien dit, je suis sans rancune, & je demande grâce pour elle. Manon ; savez-vous bien que c'est une de mes élèves ; c'est moi qui lui ai montré à conduire le cabriolet : morbleu ! c'est un petit Ange qui mène comme un Diable.

LE GRENADIER.

Paix là ! Voici ce que j'ordonne : reprenez votre fille, Madame Tricot, & gouvernez-la de façon qu'elle ne prenne point d'autre mère. Montez dans le cabriolet, elle vous conduira.

AMBIGU-COMIQUE. 75

Madame TRICOT, *poussant sa fille
devant elle.*

Va donc , va donc , coquine ! je te ferai charrier droit.

LE GRENADIER, *au fiacre.*

Et toi , monte dans ton carrosse avec nous ; M. le Marquis Desbrocards aura la complaisance de nous mener. Donne-lui ton fouet.

LE FIACRE.

C'est bien jugé ; ça l'amie , voiturez-moi : car le diable m'emporte si je suis en état de vous voiturier.

DESBROCARDS.

Comment , Monsieur ! vous prétendez . . .

LE GRENADIER.

Allons , allons , marche.

GRIFFONNET.

Ce ne sera pas le premier plumer qui aura conduit un carrosse de place.



SCENE VIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCOU.

M. BONTOUR.

ALLONS , gai , réjouissons nous ,
Et faisons les foux.

Mettez-vous là , ma chere Madame Chouchou.

CHOUCOU.

Vous auriez bien dû amener Madame Bontour.
Ne vient-elle jamais se promener avec vous ?

76 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

BONTOUR.

Jamais. Ma femme est ennemie de tous les divertissemens, quelque innocens qu'ils puissent être ; elle est d'une jalousie insupportable , & si je veux jouir d'un peu de bon tems, il faut que je m'échappe. Parbleu ! quand on passe toute une journée dans la boutique, il faut bien avoir quelque délassement ; j'aime la gaieté , moi.

Madame CHOUCHOU.

Je suis comme vous, & presque tous les soirs nous venons , mon mari & moi, nous amuser aux Spectacles des Boulevards.

BONTOUR.

Garçon ! encore un verre, nous attendons l'époux de Madame.

AIR.

TANDIS que ma femme sommeille ,

Suivons les plaisirs.

Tout sert nos desirs.

Avec nous que la gaieté veille.

Allons , gai , réjouissons-nous ,

Ouvrons cette bouteille.

ENSEMBLE.

Allons , gai , réjouissons-nous ,

Et faisons les fous.

Madame CHOUCHOU.

Si votre femme vous chagrine ,

Laissez-la crier ,

On peut s'égayer ,

Sans l'offenser , à la fourdine.

BONTOUR.

Madame CHOUCHOU.

Allons , gai , réjouissons-nous ,

Mon aimable voisine.

Allons , gai , réjouissez-vous ,

Avec votre voisine.

ENSEMBLE.

Allons , gai , réjouissons-nous ,
Et faisons les fous.

BONTOUR.

Que de soucis dans le ménage,
De soins , d'embarras !
De tout ce tracas ,
Bien sot qui ne se dédommage.
Allons , gai , réjouissons-nous ;
Jouer , c'est être sage.

ENSEMBLE.

Allons , gai , réjouissons-nous ,
Et faisons les fous.



SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS ; Madame BONTOUR,
en Savoyarde.

BONTOUR.

A Votre santé , Madame Chouchou.

Madame CHOUCHOU.

A votre santé , Monsieur Bontour.

Madame BONTOUR, *en Marmotte , chante & danse
en s'accompagnant du triangle.*

Non , je n'aimerai jamais que vous ;

Qu'un pareil destin doit faire de jaloux !

Non , je n'aimerai jamais que vous.

(*A part.*) Ah ! voilà donc mon coquin de mari en
partie de plaisir ! il ne me reconnoitra pas sous cet
habit de marmotte. Je vais le traiter comme il le

78 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,
mérite. (*A M. Bontour & à Madame Chouchou.*)
Voulez-vous un petit air, Monsieur, Madame.

BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà; cela nous réjouira. De quel pays
êtes-vous, ma petite?

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour servir vous,
Monsieur.

BONTOUR.

Ah! pour servir moi; bien obligé: eh! bien, chan-
tez nous quelque chose.

Madame BONTOUR.

AIR: *Catherinette.*

Quand la fillette

Est à marida,

Larirette,

On la souhaite,

C'est à qui l'aura.

Mais la pauvrete,

Aussi tôt qu'on l'a,

Larirette,

Mais la pauvrete,

On la laisse là.

BONTOUR.

C'est la vérité: par exemple, Madame Bontour
& moi, nous nous aimions comme deux tourte-
relles avant notre mariage.

Madame BONTOUR *à part.*

Ah! le traître! (*Elle chante:*)

AIR: *C'est à toi, charmante brune.*

Un époux, une hirondelle,

Ne se fixent pas long-temps.

Tous les deux, à tire d'aile,

Cherchent toujours le printemps.

(*Bis.*)

Un amant est tout de flamme ;
 Mais l'hymen refroidit l'air.
 Tout époux , près de sa femme ,
 Grelotte comme en hyver. (Bis.)

Madame CHOUCHOU.

Madame Bontour ne vous croit pas ici assuré-
 ment.

BONTOUR.

Non ; elle dort à présent de tout son cœur dans
 son petit lit à part.

Madame CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le tems , je vous en ré-
 ponds ; laissons cela , ne pensons qu'à nous divertir.

Madame CHOUCHOU.

C'est bien dit : je vais vous donner du divertisse-
 ment, moi.

BONTOUR.

Très-volontiers ; je crois qu'elle est jolie au moins ,
 la petite marmotte. Voyons , voyons ; ôtez ce mou-
 choir qui vous cache le visage.

Madame BONTOUR.

Non , non , Monsieur ; une serine m'est tombée
 sur la tête.

BONTOUR.

Une serine !

Madame BONTOUR.

Si , si , una fredoura , una . . . comé ! comé !
 una fluxion.

BONTOUR.

Ah ! une fluxion !

Madame BONTOUR.

Allons , Monsieur , voyez ma petite curiosité.

80 LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

BONTOUR.

Elle est jolie, votre petite curiosité?

Madame BONTOUR.

Oh! oui, Monsieur. On y voit toutes sortes de petites aventures bourgeoises qui vous amuseront; je ne montre pas ça à tout le monde.

Madame CHOUCHOU.

Voyons, voyons; nous sommes discrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque chose, mon bon Monsieur? J'ai un coquin de mari qui m'abandonne, ma chère Madame: ah! j'ai bien de la peine: priez Monsieur votre amoureux pour moi.

Madame CHOUCHOU.

Mais Monsieur n'est pas mon amoureux.

Madame BONTOUR.

Ah! Madame.

BONTOUR.

Tiens, ma petite.

Madame BONTOUR.

Grand-merci, Monsieur: mettez-vous-là. (*Elle leur montre sa curiosité.*) Vous allez voir tout ce que vous allez voir... C'est une petite partie nocturne qu'un bon mari a faite avec sa maîtresse sur les Boulevards; il fait coucher sa femme, & fait semblant d'aller se mettre au lit.

AIR: *Là-bas dessous ces verts pommiers,*

Mais la femme en a du soupçon,

Farlarira don, don.

Allez avec votre tendron,

Hon, hon, hon, hon, hon,

Perit fripon;

Farlarira, larira, dondaine,

Farlatira don, don.

AIR:

AMBIGU-COMIQUE. 81.

AIR: *Ah ! la voilà, la voilà, là.*

Cet époux dans un doux transport,

Dès qu'il croit qu'elle dort ,

Sorr.

BONTOUR.

Ah ! ah ! on diroit que c'est mon aventure.

Madame CHOUCHOU.

Oui, voilà qui est plaisant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle continue.*)

Et sa femme, d'une autre part,

Pour les suivre au rempart,

Part.

Madame CHOUCHOU.

Ce ne seroit pas là votre compte.

BONTOUR.

Nenni, parbleu !

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle chante.*)

En Marmotte elle s'habilla,

Les surprit & les écrilla,

Les écrilla.

BONTOUR.

Que vois je là ?

C'est ma femme.

Madame BONTOUR, *poursuit son mari en le frappant.*

Oui, la voilà, la voilà

Là.



F



SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. CHOUCHOU.

Monsieur CHOUCHOU, à Madame Bontour.

QUE faites vous, Madame?

Madame BONTOUR.

Comment, Monsieur! je surprends mon mari avec.

CHOUCHOU.

Arrêtez, c'est ma femme. La jalousie vous trouble la cervelle; nous avons fait une partie de Boulevard: Monsieur a bien voulu être des nôtres.

BONTOUR.

Vous voyez!

Madame BONTOUR.

Tu n'es donc point coupable?

BONTOUR.

Je ne l'ai jamais été, & je vous aimerois autant que les premiers jours sans votre humeur bizarre & vos chimères.

CHOUCHOU.

Allons, faites la paix, & vivez désormais en bonne intelligence.

Madame BONTOUR.

J'y consens, pourvu qu'il me donne des preuves réelles de sa fidélité.

BONTOUR.

Je m'y engage; touche là

DUO DE LA GARDE: Aimons, buvons; mis en quatuor.

QUATUOR.

Rions, chantons,
Chassons les vains soupçons.
Les jaloux sont toujours fâcheux.

Que la gaité ferre vos nœuds.
Rien ne peut vous désunir,
Si votre chaîne est le plaisir.
L'Amour est un enfant joyeux,
Qui rend l'Hymen moins en-
nuyeux.

Sans leur accord, sans leur ac-
cord,

L'Hymen languit, l'Amour
s'endort.

Par la rigueur

Croît-on fixer un cœur?

C'est la douceur, c'est l'agré-
ment

Qui d'un Époux fait un amant.

Le plaisir dont on a joui

Reçoit, loin d'être évanoui;

Le plaisir dont on a joui

Reçoit, loin d'être évanoui.

L'Amour est un enfant joyeux,

Qui rend l'Hymen moins en-
nuyeux.

Mde. BONTOUR.

Rions, chantons,
Ne crains plus mes soupçons,
Passons tous deux des jours
heureux;

Que la gaité ferre nos nœuds.
Rien ne pourra nous désunir,
Si notre chaîne est le plaisir.

Rions, chantons,
Chassons les vains soupçons.
L'Amour est un enfant joyeux,
Qui rend l'Hymen moins en-
nuyeux.

Sans leur accord, sans leur ac-
cord,

L'Hymen languit, l'Amour
s'endort.

L'Hymen languit, &c.

Par la douceur

Je veux fixer ton cœur.

Je le promets, j'en fais serment,

Si dans toi je trouve un amant.

C'est par ce moyen qu'un mari

De sa femme est toujours chéri.

Oui, oui, oui, oui,

Oui, oui, oui, oui,

L'Amour est un enfant joyeux,

Qui rend l'Hymen moins en-
nuyeux.

F ij

84 LA SOIRÉE DES BOULEV. &c.

Sans leur accord ,
Sans leur accord ,
L'Hymen languit ,
Languit.

Sans cet accord ,
Sans cet accord ,
L'Amour s'endort ,
S'endort.

SCENE XI.
LES PRÉCÉDENS; GILLE,
avec une Sonnette.

GILLE.

ENTREZ chez nous, Messieurs, Mesdames; entrez
chez nous. *La Confiance imprudente, Proverbe en*
un Acte.

CHOUCHOU.

Célébrons cet accord heureux ,
Du plaisir suivons les traces.

BONTOUR.

Allons ensemble voir les jeux.

GILLE.

Messieurs , prenez vos places.

BONTOUR , *à sa Femme.*

Je veux te donner ce régal.

GILLE.

A l'instant on commence.

BONTOUR.

Après le Spectacle le Bal ,

Et toujours va qui danse.

(Tous les Acteurs sortent en dansant , & chantant :)

La la la la la la la la ,

Toujours va qui danse.

Fin de la seconde Partie.

TROISIÈME PARTIE.

LA NUIT
DES BOULEVARDS,
AMBIGU-COMIQUE.

F ij



PERSONNAGES.

ACTEURS.

COLIN,

Le Sr. Michu.

NICAISE,

Le Sr. Trial.

LE PLAISIR,

La D^{lle}. Beaupré.

JULIENNE,

La D^e. Trial.

U N A



TROISIEME PARTIE.

LA NUIT DES BOULEVARDS.

*Le Théâtre représente un Labyrinthe de verdure,
& un banc de gazon sur le devant, dans un
Bocage.*

SCENE PREMIERE. LE PLAISIR.

AIR.

Sous un ciel pur & tranquille ,
Rafraîchi par le zéphyr ;
Ces bocages sont l'asyle
Du silence & du Plaisir.
C'est la Nature qui pare
Ce doux & charmant séjour ,
Et si dans quelque détour
La Raison ici s'égare ,
C'est dans les bras de l'Amour.
Sous un , &c.

F iv

88 LA NUIT DES BOULEVARDS,

Ah ! voici Julienne. La pauvre enfant ! Elle accourt ; elle se sauve pour se débarrasser d'un nigaud qu'on veut lui faire épouser : mais Colin ne la suit pas ! Pourquoi fuit-elle aussi Colin ?

AIR : *C'est ce qu'on ne voit guère.*

Fuir un époux maussade & triste ,
Lorsqu'à l'aimer le cœur résiste ,
Et le fuir comme on fuit un ours ;
C'est ce qu'on voit tous les jours :
Mais craindre un objet qui fait plaisir ,
Et réprimer le sentiment ,
Pour fuir un jeune & rendre amant ,
C'est ce qu'on ne voit guère.



SCENE II. LE PLAISIR, JULIENNE. JULIENNE.

Où me cacherai-je, où me cacherai-je ? Je suis Nicaïse , parce qu'il me déplaît ; & Colin , parce qu'il me fait trop de plaisir.

LE PLAISIR.

Ma belle enfant , vous venez de nommer le Plaisir ; c'est moi qui l'inspire. Oui , je suis le Dieu du Plaisir ; dès que vous êtes quelque part , je suis toujours aux aguets ; & dès que vous prononcez mon nom , je m'offre à vous aussi-tôt.

AIR : *Si j'voulions être un tantet coquette.*

Je prête mes traits à la jeunesse ,
C'est au plaisir qu'elle doit sa fleur ;
Je suis le zéphir qui la caresse ,
Et mon souffle entretient sa fraîcheur ;

Je voltige sur son doux sourire,

Sa bouche respire

Mon charme divin ;

Et dès le matin,

Quand je l'éveille ,

La rose vermeille

Colore son teint.



Je vous suis sans que l'on m'en soupçonne ,

Et je vous accompagne en tous lieux ;

Ma divinité vous environne ,

Et mes rayons sont dans vos beaux yeux.

Sans que vous vous en doutiez , peut-être ,

En vous je fais naître

L'instinct du bonheur.

C'est moi qui dispose de votre âme ;

J'anime & j'ensème

Votre jeune cœur.

Allons, soyez de bonne-foi ; je dois être de votre connoissance.

JULIENNE.

Mais, oui, & non. Je ne sais si je dois me fier à vous. Je trouve dans votre air de la douceur & de l'espièglerie. Je vous soupçonne d'être trompeur ; & cependant , malgré cela , un instinct secret semble m'avertir que vous me convenez.

LE PLAISIR.

Eh ! oui, sans doute ; je suis le Plaisir, vous dis-je : je vous conseille de ne point me laisser échapper.

AIR : *Quand je regarde Madelon.*

Zéphir est mon volage

Que le Dieu du plaisir ;

C'est au printems de l'âge

Que l'on peut me saisir.

90 LA NUIT DES BOULEVARDS,

Profitez-en , ma chere,
Je m'offre à vous sans bruit.
Comme une ombre légère ;
J'échappe à qui me suit ,
Et je suis qui me fuit.

Févite le séjour des Grands ,
Je n'y suis qu'en peinture.
Je me plais avec les cœurs francs ,
Guidés par la Nature.
Ces bosquets sont mes palais ;
Les roses , ma couronne ;
Un fenillage , c'est mon dais ;
Un gazon me sert de trône.

Quand vous voyez un jeune homme bien aimable, que sentez-vous ?

JULIENNE.

Je sens quelque chose qui tape contre mon cœur.

LE PLAISIR.

Eh bien ! c'est moi qui frappe à la porte.

JULIENNE.

Vous n'êtes pas fait pour attendre.

LE PLAISIR.

C'est moi qui rends les filles sinceres ; c'est moi qui leur fais venir le cœur sur les lèvres : & je ne le place là , que pour qu'on l'y vienne prendre.

JULIENNE.

Ah ! pour vous être livrée sans reserve , je n'aspire qu'au moment d'être mariée : mais , ma chere mere , qui veut me donner à Nicaise , m'a défendu de vous

AMBIGU-COMIQUE 1 91

écouter , à moins que vous ne soyez avec lui. Je ne vous ai jamais trouvés ensemble.

LE PLAISIR.

Je vous crois bien. A vous dire le vrai , je ne me plais guères avec certains maris ; & comme Nicaïse , que vous détestez avec raison , doit être le vôtre , je ne me soucie pas de faire la connoissance de ce benêt-là.

JULIENNE.

Mais on m'a dit que , quand on étoit sage , on ne devoit avoir de plaisir qu'avec son mari. Il n'est donc pas moyen de nous accorder ?

LE PLAISIR.

Mais oui-dà. Si vous épousez quelqu'un qui vous plaise & qui vous aime , je resterai avec vous tant que durera votre bonne intelligence.

JULIENNE.

Oh ! elle durera ; elle durera toujours , si j'épouse Colin.

LE PLAISIR.

A la bonne-heure. Tenez , voici un bouquet que je vous donne ; celui à qui vous en ferez présent , ou à qui vous le laisserez prendre , aura seul le droit d'être votre époux : car je vous signifie que vous ne me verrez point dans votre ménage , à moins que vous n'ayez pour votre mari autant d'amour qu'il en aura pour vous. Profitez de mon avis.

JULIENNE.

Me voilà fort embarrassée ! Je voudrois bien , pour être heureuse , donner ce bouquet à Colin ; mais ma mère ne permettra pas que j'en dispose à mon gré.

92 LA NUIT DES BOULEVARDS, ARIETTE.

Ma mère
Me défend expressément
De plaire,
Et m'interdit tout amant.
Par un seul regard
Je la mets en colère,
Lorsque par hasard
Je prends un air plus tendre que sévère.

Ma mère
Me défend expressément
De plaire,
Et m'interdit tout amant.
Si je me pare d'une rose,
Elle croit que c'est à dessein ;
Elle me gronde encor, si j'ose
Mettre un ruban contre mon sein.
Aux danses du Village
Si je veux me mêler,
Elle en a de l'ombrage,
Et me fait en-aller.
M'ôter le plaisir à mon âge,
C'est pour m'y faire mieux songer ;
Et, loin d'en être plus sauvage,
On cherche à se dédommager.
Ma mère, &c.

Après tout, ma mère peut avoir raison. Le plaisir est dangereux. Il faut le fuir. J'aperçois Colin au bout de cette allée. Sauvons-nous.

LE PLAISIR.

Va, va, toujours, petite friponne; sois sûre que par-tout où tu seras, je t'accompagnerai.

AIR: *Du Barbier de Séville.*

Tendres desirs s'annoncent dès l'enfance,
Un doux penchant mene à la volupté.
On a beau faire, à quoi sert la fierté ?
L'Amour sourit, quand la vertu s'offense.

SCENE III.

COLIN, *seul.*

AIR: *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

QUe j'éprouve un cruel martyre !
De Nicaïse je suis l'ami.
Je croyois mon cœur affermi ;
Julienne, malgré moi, m'attire.
Que dois je faire en ce moment ?
J'étois ami, je suis amant.

SCENE IV.

COLIN, NICAÏSE.

NICAÏSE.

AH! te voilà, Colin! où est Julienne, où est-elle?

COLIN.

Hélas! je l'ignore.

NICAÏSE.

Elle s'échappe, au moment de signer notre con-

94 LA NUIT DES BOULEVARDS,

trat de mariage. Je t'avois prié de lui tenir compagnie, pendant que je parlois à sa mère. Est-ce ainsi que tu gardes ma prétendue?

COLIN.

Elle est partie comme un éclair, je n'ai pu la retenir.

NICAISE.

C'est que tu es un nigaud, quand tu es avec elle. Tu la regardes; elle te regarde. Tu ne lui dis mot; elle ne te répond rien. Tu l'ennuies, c'est ta faute, & c'est toi qu'elle fuit.

COLIN.

Cela peut être.

NICAISE.

Elle est entrée, m'a-t-on dit, dans ce Labyrinthe. Ah! mon cher ami, tâche de la trouver.

COLIN.

Mais, Nicaïse, la commission que tu me donnes est-elle bien prudente? Julianne est aimable, si je devenois ton rival?

NICAISE.

Toi, mon rival! de quoi ça t'avanceroit-il?

AIR: *De Beaumarchais.*

Je t'en défie, oh! pardi, je t'admire.

Va, sur ce point

Tu ne m'alarmes point.

Je crains peu qu'un adjoint

Détruise mon empire.

Quand Julianne te voit,

Elle affecte un air froid,

Rougit, soupire;

Et moi, je la fais rire.

AMBIGU-COMIQUE. 95

COLIN, *à part.*

Oui, de pitié, (*Haut.*) Mais.

NICAISE.

Encore des mais !

COLIN.

Si j'ennuie Julienne, je ne pourrai la rejoindre,
elle me fuira toujours.

NICAISE.

Tant-mieux.

COLIN.

Je ne t'entends point.

NICAISE.

Tiens, pour te faire comprendre ça, je vais te
faire une comparaison de chasse.

A I R.

Un furer dans un terrier,

En fait sortir le gibier ;

Moi, je fais le guet.

COLIN.

Oui, mais le furet,

Quand l'appétit l'excite,

Tandis que le chasseur attend,

Prend le gibier au gîte

Souvent,

Et seul il en profite.

NICAISE

Allons, allons, point de mauvaises plaisanteries.
Julienne sortira du Labyrinthe, j'attendrai à la
porte.

COLIN.

Bien imaginé.

96 LA NUIT DES BOULEVARDS,
NICAISE.

Nous perdons du tems. Dépêche-toi.

D U O.

NICAISE.

Julienne!

Mais va donc la chercher.

Par la mordienne!

Tu veux donc me fâcher?

Ma peine

Ne te touche pas.

Cours & l'amène;

Je t'attendrai là-bas.

[Il sort.]

COLIN.

Julienne

De moi va te cacher.

Recherche vaine!

Cesse de te fâcher.

Sans peine

L'obéis, en ce cas:

Attends Julienne,

Attends toujours là-bas.

SCENE V.

COLIN, *seul.*

AIR: *Pourquoi fuir un Amant?*

AMOUR, conduis mes pas.

Mon cœur ne tient pas

Contre tant d'appas.

Où la trouver hélas?

Dans mes bras

Viens, ma chère Julienne.

Amour, conduis mes pas.

Mon cœur ne tient pas

Contre tant d'appas.



Mais

Mais je me sens arrêté :

Je crains la fierté ;

La fidélité

Au devoir me ramène.



Non , non : mon cœur agité

Par l'amour est emporté.

Julienne , entends ma voix :

Julienne , Colin t'appelle.

Julienne entends la voix

D'un Amant soumis à tes loix.

Si tu crains mon ardeur ,

Ta rigueur

A toi-même est cruelle.

L'entends du bruit ,

L'espoir me suit ;

Approchons de ce réduit.

Mais je ne la vois pas.

Amour , conduis-moi sur ses pas.

Hélas !

Amour , Dieu du bonheur , fers mes vœux ,

Rends son cœur moins sauvage :

Ah ! s'il ressent mes feux ,

Amour , au lieu d'un , tu fais deux heureux.



Julienne a beau se cacher ,

Sans l'effaroucher ,

Je vais la chercher

De bocage en bocage :

En vain on suit un Amant

Qui sait guetter le moment.

SCENE VI.

JULIENNE.

AIR : Vaudeville d'Epicure.

DANS le fond de ce labyrinthe,
 Ma vertu cherche à se sauver.
 La sagesse est toujours en crainte ;
 Sa fierté ne veut rien braver.
 Si Colin venoit me surprendre ,
 Je suis foible , il est plein d'ardeur :
 Comment pourrai-je me défendre ,
 Quand le danger est dans mon cœur ?



Il n'ose me dire qu'il m'aime ,
 Tant il est timide & discret ;
 Mais , malgré sa contrainte extrême ,
 Dans ses yeux j'ai lu son secret.
 De son feu qu'il faut que j'ignore
 Si l'aven semble lui coûter ,
 Je crains , je crains bien plus encore
 De l'entendre & de l'écouter.



Que ferai-je , s'il faut qu'il vienne ?
 Le fuir , en aurai-je le tems ?



SCENE VII.

COLIN, JULIENNE.

COLIN, *sans être apperçu & continuant l'Air.*

JULIENNE!

JULIENNE, *toute tremblante.*

C'est sa voix.

COLIN.

Julienne !

JULIENNE.

Oui c'est lui , c'est lui que j'entends.

D'un seul mot il pourroit confondre

La vertu qui doit m'affermir.

Pour éviter de lui répondre ;

Je ferai semblant de dormir.

(Elle se couche sur le banc de gazon & s'arrange pour dormir.
Sa tête est posée sur le bras gauche , de façon qu'en levant la
main , elle peut cacher son visage à demi.)

COLIN, *s'approchant timidement.*

AIR : *De Tempé.*

Ah ! Julienne , es-tu-là ?

Mais quelqu'un ici sommeille !

C'est . . c'est . . oui , là voilà :

Ah ! le cœur me bat déjà.

Ah !

Sur cette bouche vermeille

Que ne puis-je disposer

G ij

100 LA NUIT DES BOULEVARDS,

D'un baiser ?

Mais c'est trop m'exposer.

Ah ! que ne suis-je une abeille ?

J'irois me reposer, ..

Non, pour moi, c'est trop ôser, ..

En secret l'Amour me conseille

D'éprouver si Julianne dort.

(Il détache une fleur du bosquet & la glisse sur la joue de Julianne qui fait un mouvement.)

Passons-la contre son oreille,

Cette fleur. Ah ! j'y vais trop fort.

(Il se retire avec crainte & se rapproche.)

Point de bruit, sauvons-nous :

Je crois qu'elle se réveille.

Non, non, non : ah, tout doux !

Mais Julianne ouvre les yeux,

Dieux !

[Il se sauve.]

JULIENNE.

Il s'en va, m'en voilà débarrassée heureusement...,
Il revient, continuons, je veux l'éprouver.

COLIN.

J'ai pris l'alarme mal-à-propos : elle dort, oui, elle dort, eh ! pourquoi voudrais-je l'éveiller ? que de charmes ! je puis la contempler à mon gré. Il n'y a que ses beaux yeux, que je ne vois pas. Ils sont fermés ; & quand elle les ouvrirait, je n'oserois pas les fixer ; chaque fois que mes regards rencontrent les siens, je sens un trouble..... une agitation ! Que Nicaïse sera satisfait de posséder Julianne ! Il ne sent pas son bonheur comme moi. Que ne suis-je à sa place ! Ah ! Julianne, ma chère Julianne !

AMBIGU-COMIQUE. 101

A R : *Ça n'convient pas , ça n'se fait pas.*

J'ai toujours osé t'aimer ,

Sans t'exprimer

Combien ta beauté m'enflâme ;

L'Amour qui sçut m'animer

M'a dit : mon âme est ton âme.

C'est bien vrai , je le sens là.

(Il se détourne ; ce qui donne lieu à Julienne de dire à part les derniers Vers de ce Couplet.)

JULIENNE.

Ah ! pass' pour ça ;

Ah ! pass' pour ça.

COLIN, *en s'approchant.*

Nicaïse obtiendra ta foi,

O Ciel ! & moi

Je serai donc la victime !

Mais en attendant , je croi

Qu'on ne me peut faire un crime

De baiser cette main-là.

(Il lui baise la main & s'enfuit avec précipitation.)

JULIENNE.

Ah ! pass' pour ça ;

Ah ! pass' pour ça.

COLIN *revient , en s'approchant encore davantage.*

De l'Amour les petits doigts

Sur ton minois

Ont imprimé des fossettes.

J'en vois une , deux & trois

Qui pour séduire sont faites.

Touchons un peu celle-là.

(Il touche du bout du doigt & s'enfuit comme auparavant.)

G ii j

102 LA NUIT DES BOULEVARDS,

JULIENNE.

Ah ! pass' pour ça ;

Ah ! pass' pour ça.

COLIN *revient , en s'approchant encore plus
près de Juliette.*

Un bouquet est sur son sein :

J'aurois dessein. . . .

Amour , conduis l'entreprise !

A faire un si doux larcin

L'occasion m'autorise.

(*Il défait la rosette du bouquet & enlève le bouquet.*)

JULIENNE, *se levant toute troublée.*

Ah ! Colin , Colin , hélas !

Ça n'convient pas ,

Ça n'se fait pas.

COLIN.

Ah ! Juliette ! je me jette à vos genoux.

JULIENNE.

Est-ce pour vous rendre encore plus coupable ?
Il n'est plus tems de dissimuler avec moi. Je viens
de tout entendre ; oui , vous m'aimez & c'est fort
mal à vous. Il y a long-tems que je m'en doutois ,
& c'est pour m'en assurer que j'ai feint de dormir ;
car effectivement je n'en ai fait que semblant ; enten-
dez-vous ?

COLIN.

Eh bien ! Juliette , je m'avoue coupable. Oui ,
on ne vous a jamais tant aimé que je vous aime ,
& s'il m'étoit permis de vous dire. . . .

JULIENNE, *d'un ton absolu.*

Oh ! dites tout , dites tout. Je l'exige.

COLIN.

Eh bien ! je dirai donc que, si c'est un crime de vous aimer, il n'y a point de peine assez grande pour me punir, & que la mort même....

JULIENNE, *d'un air un peu redouci.*

Il ne s'agit point de cela.

COLIN.

Ah ! l'heureux Nicaise !

JULIENNE, *soupirant.*

N'enviez pas son sort.

COLIN.

Vous m'en faites un reproche ?

JULIENNE.

Ce n'est pas ce que je veux dire.... mais enfin, Colin, laissez moi. Et ce bouquet que vous m'avez pris ?....

AIR : *Près du Cours, un Fiacre habile.*

L'honneur devait vous défendre
De ravir ces fleurs.

COLIN.

Hélas !

L'Amour fait tout entreprendre.
Les voici.

JULIENNE.

Je ne veux pas
Vous les reprendre ;
C'est me sauver l'embarras
De vous les rendre.

COLIN.

Qu'entends-je ? seroit-il vrai que je tiendrois ce bouquet de vous-même ? Vous ne me dites rien,

G iv

104 LA NUIT DES BOULEVARDS,

JULIENNE.

C'est que je ne puis vous en dire davantage.

(Elle s'assied sur le banc de gazon. Colin se jette
à ses genoux & lui prend la main qu'il baise
à plusieurs reprises.)

COLIN.

AIR: Ah! m'y voilà, m'y voilà.

Ah! mon cœur cède à son transport.

Ma Juliette n'est-elle pas là?

JULIENNE.

Fort.

COLIN.

N'obtiendrai-je point mon pardon.

Dites oui.

JULIENNE.

Je dis non.

LE PLAISIR, s'approchant.

Bon!

COLIN.

Que je lise dans vos beaux yeux.

LE PLAISIR.

Doucement je m'approche d'eux.

JULIENNE.

Ah! laissez-moi.

COLIN.

Pourquoi?

JULIENNE.

Pourquoi?

COLIN.

Ton cœur me semble attendre.

JULIENNE.

Oui.

AMBIGU-COMIQUE. 105

D U O.

JULIENNE.

Mon cher Colin, je ne puis m'en
défendre.

Faisons serment de nous aimer
toujours.

Que les desirs de l'âme la plus
tendre

Soient exaucés par le Dieu des
Amours.

Mon cher Colin, &c.

COLIN.

J'ai donc ce cœur où je n'osois
prétendre!

Faisons serment de nous aimer
toujours.

Que les desirs de l'amant le
plus tendre

Soient exaucés par le Dieu des
Amours.

J'ai donc ce cœur, &c.





SCENE VIII.

JULIENNE, COLIN, NICAISE.

NICAISE.

AH, ah ! vous êtes donc-là ; je vous y prends , & tandis que j'étois à me morfondre à la porte du labyrinthe , vous ne vous embarrassiez pas de moi , je le vois bien. Je me suis aussi douté de quelque chose : voilà pourquoi je suis venu tout doucement pour vous surprendre. Ah , ah ! c'est donc comme ça !

COLIN.

Ne te fâche pas , l'ami Nicaïse : nous répétons un Proverbe.

NICAISE.

A d'autre ! j'ai tout vu , tout entendu , & je ne suis fâché que d'une chose.

AIR : *Le Valet de Brignolet.*

Ma foi , j'ai bien rencontré ;

Sous ce verd bocage.

Trop tôt je me suis montré ,

Trop tôt ; dont j'enrage.

Car ayant tout aperçu ,

Mordienne ! j'en aurois su

Cent fois davantage ,

Cent fois davantage.

JULIENNE.

Eh bien ! Nicaïse , si tu as tout vu , tout sçu , cela nous épargnera la peine de t'instruire.

AMBIGU-COMIQUE. 107

COLIN.

Je t'avois averti, tu l'as voulu, ne t'en prends qu'à toi.

NICAISE.

Ah! perfides que vous êtes! c'est donc comme ça!
Oh! ne vous embarrassez pas.

COLIN.

Ecoute, Nicaïse.

NICAISE.

Je n'écoute rien.

AIR.

Tu veux donc te moquer de moi?

Je me mocque de toi.

A Julianne.]

Pour me venger, vous ne m'aurez pas:

Je suis trop en colère;

Et je m'en vas tout de ce pas

Le dire à votre mère.

[Il sort.]

JULIENNE.

Ah! Colin, il va dire....



SCENE IX.

JULIENNE, COLIN, LE PLAISIR.

LE PLAISIR.

RASSUREZ vous, mes Enfans; je vous prends sous ma protection. La mère de Julienne m'implore quelquefois: si je la menace de l'abandonner pour jamais, elle consentira d'abord à vous unir.

AIR: L'occasion fait le larron.

A son bonheur faut-il qu'on se refuse ?

Jeunesse, Amour n'entendent point raison.

Et le proverbe aux Amans sert d'excuse :

L'occasion fait le larron.

T R I O.

JULIENNE ET COLIN.

Notre aventure fait com-
prendre

Qu'il faut profiter du moment.

COLIN.

Je suis sensible, je suis rendre,
L'occasion sert un amant.

JULIENNE.

Lorsque j'ignore

Encor l'amour,

Tu fais éclore

Pour moi le jour.

JULIENNE ET COLIN.

Ce doux sentiment

Est un bien charmant :

Le plaisir l'attend,

Et saisit l'instant.

LE PLAISIR.

Votre aventure fait com-
prendre

Qu'il faut profiter du moment.

Lorsque l'amour fait entre-
prendre,

L'occasion sert un amant.

Ensemble.

Ce doux sentiment

Est un bien charmant :

Le plaisir l'attend,

Et saisit l'instant.

JULIENNE.

Comment pourrai-je me dé-
fendre

Et contre toi,

Et contre moi ?

JULIENNE ET COLIN.

Ah ! le plus court est de se
rendre,

Quand le penchant nous fait la
Loi.

JULIEN.

Mon cher Colin !

COLIN.

Ah ! ma Julienne !

Tu récompenses mon ardeur ;

Reçois ma foi.

JULIENNE.

Reçois la mienne.

ENSEMBLE.

Avec ma main, reçois mon
cœur.

Oui, c'est pour t'aimer, tou-
jours t'aimer ;

Que l'Amour a su l'animer.

Oui, l'Amour vainqueur

Ne forma mon cœur

Que pour t'aimer.

COLIN.

Pardonne à mon amour sincère

Un larcin qui comble mes
vœux.

LE PLAISIR.

Ah ! le plus court est de vous
rendre,

Quand le penchant vous fait la
loi.

110 LA NUIT DES BOULEVARDS.

JULIENNE.

Entendre amant, lorsqu'il sçait
plaire ,

Ne peut risquer que d'être
heureux.

Peux-tu douter de ton pardon ,
Quand de mon cœur je t'ai fait
don ?

JULIENNE ET COLIN.

Du fort le plus doux
Nous allons jouir.
L'Amour près de nous
Fixe le Plaisir ,
Fixe le Plaisir.

Ensemble.

LE PLAISIR.

Du fort le plus doux
Vous allez jouir.
L'Amour près de vous
Fixe le Plaisir ,
Fixe le Plaisir.

Où l'Amour a part
Plus que le hazard ;

Notre aventure fait com-
prendre
Qu'il faut profiter du moment.

COLIN.

Je suis sensible , je suis tendre.

L'occasion sert un amant.

Votre aventure fait com-
prendre
Qu'il faut profiter du moment.

Quand on est vis , sensible &
tendre ,

L'occasion sert un amant.

Fin de la troisième Partie.

QUATRIÈME PARTIE.

L E B A L
D E S B O U L E V A R D S .

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****M. BONNEAU.***Le Sr. La Ruelle.***M^e. BONNEAU.***La D^{lle}. Gaulh.***M. DESBARREAUX.***Le Sr. Michu.***QUATRIÈME**

QUATRIÈME PARTIE.

LE BAL DES BOULEVARDS.

Le Théâtre représente une Salle de Bal illuminée. Une foule de Masques remplit le lieu de la Scène. Après différentes entrées, un Quadrille représentant les Modes Françoises, depuis François Premier jusqu'à présent danse sur des Airs de Vaudevilles, qui caractérisent les époques des Modes. On finit par une Contredanse générale sur l'Air de la Fricassée.

S C E N E

DE M. BONNEAU, Me. BONNEAU,
M. DESBARREAU.

(Tous les Masques environnent M. Bonneau, lisent l'écriteau qu'il a sur le dos & répètent : Monsieur Bonneau, Monsieur Bonneau, Gentilhomme de Falaise.)

M. BONNEAU.

QUE diable ! chacun me reconnoît ici. Mettons-nous à l'écart.

(Il fait le tour de la Salle, de façon que chacun peut lire son écriteau : on le suit toujours en lisant : Monsieur Bonneau, Monsieur Bonneau.)

H

114 LE BAL DES BOULEVARDS,

Madame BONNEAU.

Ah! je suis perdue ! c'est mon mari , fuyons.

M. DESBARREAU.

Eh ! non , non , Madame ; c'est sans doute une petite espièglerie de quelqu'un qui aura su que vous deviez venir au Bal avec moi. Il aura imaginé cette facétie pour vous donner une fausse allarme.

Madame BONNEAU.

Mon cher Monsieur Desbarreaux , si mon mari savoit....

M. DESBARREAU.

Tranquillisez-vous. Votre mari ne doit arriver qu'après-demain. Au surplus , vous êtes si bien déguisée sous cet habillement de Flore qu'on ne soupçonnera pas que c'est vous.

Madame BONNEAU.

Tachez donc de vous instruire....

M. DESBARREAU.

Laissez-moi faire.

M. BONNEAU *reparaît , encore poursuivi par les Masques.*

Ce n'est pas moi , ce n'est pas moi , vous dis-je.

M. DESBARREAU.

Messieurs , Messieurs , laissez M. Bonneau tranquille : j'ai un mot à lui dire. Eh ! bon jour , Monsieur Bonneau ; bon jour , mon cher ami.

M. BONNEAU.

Encore ! mais je ne suis point Monsieur Bonneau.

AMBIGU-COMIQUE. 113

M. DESBARREAUX.

A qui dites-vous ça ? allons, allons, confiez-vous à votre meilleur ami. Est-ce que je ne vous connois pas ? Vous êtes de falaise.

M. BONNEAU.

Est-ce que vous en êtes aussi ?

M. DESBARREAUX.

Oui, j'en arrive.

M. BONNEAU.

Et vous me connoissez ?

M. DESBARREAUX.

Sans doute. M. Bonneau, Gentil-homme.

M. BONNEAU.

C'est la vérité.

M. DESBARREAUX.

Gentil-homme, Procureur.

M. BONNEAU.

La profession ne déroge pas.

M. DESBARREAUX.

Vous demeurez rue Courtauvilain.

M. BONNEAU.

Il me connoît, il me connoît ; puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

M. DESBARREAUX.

Oh ! devinez, devinez.

Hij

116 LE BAL DES BOULEVARDS,

M. BONNEAU.

C'est... c'est Monsieur Renard, qui est le cousin de la femme du parrein de la fille de Mademoiselle....

M. DESBARREAUX.

Eh! oui, Mademoiselle... aidez-moi donc à dire.

M. BONNEAU.

Catherine Breluche.

M. DESBARREAUX.

justement.

M. BONNEAU.

Mais comment avez-vous fait pour me reconnoître? j'ai pourtant pris toutes les précautions du monde pour me travestir.

M. DESBARREAUX.

C'est que votre bon air perce à travers votre déguisement, & quand vous auriez pris le masque du diable, vous n'en seriez pas moins reconnoissable. Allons, tournez-vous un peu. M. Bonneau, Gentil-homme de Falaise; tout le monde voit ça.

M. BONNEAU.

C'est singulier. On m'a toujours bien dit que j'ai un air de distinction qui me fait remarquer.

M. DESBARREAUX.

Ah! ça, dites-moi, vous ne venez pas ici au Bal pour rien, un Gentil-homme comme vous! il y a quelques amourettes?

M. BONNEAU.

Puisque vous êtes mon ami, je vous dirai tout franchement que j'attends ici une petite poulette.

M. DESBARREAUX.

Pentends, j'entends; & c'est?....

M. BONNEAU.

La petite Lolotte; mais il ne faut pas que Madame Bonneau le sache.

M. DESBARREAUX.

A qui dites-vous ça?

M. BONNEAU.

La petite doit être ici. Nous sommes convenus d'un signal pour nous reconnoître.

M. DESBARREAUX.

Quel signal?

M. BONNEAU.

C'est de se gratter le nez avec le bout du petit doigt, en disant : Chit, chit.

M. DESBARREAUX.

Fort bien, fort bien. Ah! que vous avez d'esprit, Monsieur Bonneau!

M. BONNEAU.

Ah! je ne suis pas fait d'hier!

M. DESBARREAUX.

Je vous quitte pour vous laisser profiter de votre bonne fortune.

M. BONNEAU.

C'est agir en ami.

M. DESBARREAUX, à Madame Bonneau.

Rien de plus vrai, Madame; c'est votre mari.

(Il lui parle bas à l'oreille, en se grattant le nez avec le bout du petit doigt, & prononçant le mot de Lolotte.)

H ij

118 LE BAL DES BOULEVARDS,

Madame BONNEAU.

Bon, bon; je veux savoir ça par moi-même.

(Pendant ce tems M. Bonneau s'est approché de plusieurs masques, en faisant le même signal.)

Madame BONNEAU s'approche de son mari, en faisant le signal.

Hou, hou.

M. BONNEAU.

Hou, hou.

Madame BONNEAU.

Est-ce toi, mon petit poulet?

M. BONNEAU.

Est-ce toi, mon petit chaton?

Madame BONNEAU.

Monsieur Bonneau?

M. BONNEAU.

Ma chère Lolotte?

(Tous deux ensemble.)

Oui, oui, oui, oui.

Madame BONNEAU.

Tu vois que je suis exacte au rendez-vous.

M. BONNEAU.

Moi de même.

Madame BONNEAU.

As-tu fait bon voyage? M'apportes-tu quelque chose pour mes étrennes?

M. BONNEAU.

Je n'ai pas eu le tems de faire des emplettes; mais voilà une bourse de vingt-cinq louis, pour t'acheter ce que tu voudras.

AMBIGU-COMIQUE. 119

Madame BONNEAU.

Bien obligée, mon petit rat.

M. BONNEAU.

Pourquoi donc prends-tu cette petite voix ?

Madame BONNEAU.

C'est pour n'être pas reconnue. Ah ! ça, dis-moi donc, ta femme sait-elle que tu es arrivé ?

M. BONNEAU.

Non, parbleu ! elle ne m'attend qu'après - demain. Je passerai deux jours avec toi.

Madame BONNEAU.

Tu m'aimes donc mieux qu'elle ?

M. BONNEAU.

C'est une acariâtre sans grâces, sans esprit ; fort sage à la vérité ; oh ! incapable de jouer aucun tour à son mari : mais d'une vertu si revêche, d'une mausfaderie, d'une méchanceté : enfin, c'est un diable.

Madame BONNEAU, serrant les poings & trépignant.

Hou, hou.

M. BONNEAU.

Qu'avez-vous donc, mon adorable ?

Madame BONNEAU.

Rien, rien. C'est un transport de plaisir. Démasque-toi un moment, mon cœur ; que je voye, si le voyage ne t'a pas changé. (*Il ôte son masque.*) Ah ! traître, perfide ! (*Elle ôte aussi le sien.*) reconnois Madame Bonneau.

M. BONNEAU.

Oh ! oh ! Et pourquoi, s'il vous plaît, êtes - vous venue au bal ?

120 LE BAL DES BOULEVARDS,

Madame BONNEAU.

Pour t'y surprendre, scélérat ! Je fais toutes tes fredaines : Mademoiselle Lolotte , Mademoiselle Lolotte ! Allons, marche, vieux fou ! Je t'apprendrai.....

[Elle frappe M. Bonneau, lui déchire son domino. Il s'enfuit. Les masques le poursuivent, en criant: Monsieur Bonneau !]

M. DESBARREAUX, riant à gorge déployée.

Ah, ah, ah ! voilà une bonne histoire ! Parbleu ! me voilà donc débarrassé de cette vieille folle. Cherchons fortune ailleurs.

CONTREDANSE GÉNÉRALE.

LE Bal est une fricassée ;

Son joyeux inventeur

Fut l'Amour en belle humeur.

Il eut une bonne pensée ;

Dans un Bal

Le plaisir est général.



On y voit danser à la fois

Grands seigneurs & simples bourgeois ,

Les états sont différens :

Mais la gaité rassemble & confond tous les rangs.

C H Œ U R.

Le Bal est une fricassée :

Dans un Bal ,

Le plaisir est général.



L'Amour qui nous traite en ami ,

A sa mode a fait un salmi..

Pour tâter de ce mêts-là ,

De préférence on court au Bal de l'Opéra.

Le Bal est une fricassée ,
 Une sauce , un ragoût
 Où l'on a mêlé de tout :
 Sans cesse une foule empresse
 Y choisit

Ce qui pique l'appétit.



On y voit tendrons succulens,
 Fin gibier , friands ortolans ,
 Des poulets , des pigeons ,
 De gros & grands dindons ,
 Et de petits goujons.

C H Œ U R.

Le Bal est une fricassée :

On choisit

Ce qui pique l'appétit.



Par-tout ce n'est que fricassée ;
 Rien n'étoit déplacé ,
 Chez nous au siècle passé ;
 La Mode , aujourd'hui plus sensée ,
 Pour changer ,

Se plaît à tout déranger

C H Œ U R.

La Mode , aujourd'hui plus sensée ,
 Pour changer ,

Se plaît à tout déranger.



Le corne est un brodequin ,
 Et l'on pleure chez Arlequin ;
 C'est là qu'avec dignité ,
 La superbe Ariette étrangle la gaité.

122 LE BAL DES BOULEVARDS.

C H Œ U R.

Par-tout ce n'est que fricassée :

Mais, en tour,

De la Mode on suit le goût.

+

Melpomene est en caraco :

Et Thalie, en noir domino,

Prend la coupe & le poignard ;

Pour mieux nous amuser dans un genre bérard.

Par-tout ce n'est que fricassée ;

Mais, en tour,

De la Mode on suit le goût.

✱

La Philosophie, à présent,

Est le goût le plus amusant.

On la met en prose, en vers :

Mais la raison chez nous est toujours à l'envers.

A U P U B L I C.

Messieurs, à notre fricassée,

Si vous applaudissez,

Nous sommes récompensés :

Raison sévère est compassée.

La gaité

Vaut mieux que la gravité.

F I N.



A P A R I S.

DE L'IMPRIMERIE DE GAILLEAU,
rue Saint-Severin,